

Il y a deux cents ans . . .

LA NACHRICHT VON DER EINRICHTUNG SEINER VOR-
LESUNGEN IN DEM WINTERHALBEN JAHRE VON 1765-1766
d'IMMANUEL KANT

par

H. J. DE VLEESCHAUWER,
Dr. Phil. et Lit., Cand. Hist., LL. Dr. hon. causa,
Professeur à l'Université de l'Afrique du Sud.

Mededelings van die Universiteit van Suid-Afrika
Communications of the University of South Africa
Pretoria

Aux Collègues et amis

réunis autour du *Ile Internationales Kantkongress*,
tenu à Bonn-Dusseldorf et de la deuxième *Kanttagung*
tenue à Cologne en 1965,
je dédie cette étude commémorative,
regrettant de ne pouvoir être parmi eux.

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	5
2. L'ambiance de Königsberg	8
3. Pédagogie académique de la Philosophie	14
4. Le Réveil d'une vieille querelle: la Métaphysique	19
5. La Logique et l' <i>Aufklärung</i>	26
6. L'Éthique: Les Anglais et J. J. Rousseau	34
7. La Géographie physique	41
8. Dans les traces de Göttingen	46

Introduction

Il y a exactement deux cents ans, Kant publiait chez Kanter, dont la librairie servit de lieu de rendez-vous quotidien de l'*intelligentsia* de Königsberg, le prospectus de ses cours pour le semestre d'hiver en perspective, qui s'ouvrait au mois d'octobre 1765.¹ Il portait le titre que je place en tête de cette étude commémorative. C'était une vieille coutume de l'université allemande, passée par après au gymnase où elle s'est le mieux défendue, que d'annoncer l'ouverture de l'année académique par un programme ou prospectus, où l'on trouve généralement nombre de renseignements pratiques au sujet de l'inscription, des horaires et autres détails techniques, le tout introduit par une dissertation scientifique due à la plume d'un membre du personnel. Le discours académique du recteur s'est substitué actuellement à cette coutume. Pour un *Privatdozent* — et Kant l'était depuis dix ans — qui disposait d'une très large liberté dans la fixation et l'organisation de son enseignement privé, un pareil prospectus n'était pas, absolument parlant, le seul moyen de faire connaître son programme au public universitaire. L'affichage en était un autre. Dans ces circonstances il est toujours bon de reconnaître dans cette coutume un tantinet de propagande personnelle. Ces prospectus étaient à soumettre à la censure et à l'approbation du sénat académique qui disposa ainsi d'un moyen discret de contrôler d'une manière discrète ce qui se passait dans l'Alma Mater.²

Chaque fois qu'il est question d'un programme de cours de Kant, nous songeons spontanément à la *Nachricht* de 1765, mais celle-ci fut loin d'être le seul. Au contraire, il en existe toute une série, mais nous n'y faisons plus attention, parce que leur caractère de prospectus est tellement anodin et disparaît complètement derrière l'écrit scientifique qui l'introduit. L'annonce des cours proprement dite s'y trouve sommairement rejetée au paragraphe final de ces petits écrits. Le public universitaire d'antan y attachait probablement plus d'importance que nous. Pour nous, ces annonces peuvent tout au plus servir encore de documents, lorsque nous avons à reconstituer la carrière professorale de l'auteur. Les dissertations mineures, comme, entre autres, la *Theorie der Winde* (1756), le *Lehrbegriff von Bewegung und Ruhe* (1757), *Über den Optimismus* (1759) et bien d'autres encore appartiennent à cette catégorie d'écrits, dont le caractère de prospectus s'est

1. Königsberg, J. J. Kanter, in 8°

2. D'après les recherches minutieuses d'E. Arnoldt dans le t.V de ses *Gesammelte Schriften*, ed. O. Schöndörffer, Berlin, 1909, p. 205. La Faculté enterina ce programme le 13 octobre 1765 (*Act. Facult.*, t.V, p. 594).

complètement estompé. Seul l'*Entwurf und Ankündigung eines Collegii der physischen Geographie* (1757) affiche honnêtement son véritable caractère.³

Néanmoins, il n'existe pour nous qu'une seule *Nachricht*, celle dont nous allons nous occuper. En la publiant, Kant ne dérogeait donc ni à la pratique universitaire de l'époque ni à la sienne propre. Malgré cela, elle reste unique, parce que la *Nachricht* de 1765 constitue pour Kant comme pour nous un événement plutôt qu'une doctrine. Elle se trouve coïncée entre l'*Untersuchung über die Deutlichkeit der Grundsätze der natürlichen Theologie und der Moral* et les *Träume eines Geistersehers erläutert durch die Träume der Metaphysik*,⁴ marquant dans l'historiographie kantienne l'apogée de la soi-disante époque empiriste. L'événement consiste précisément — nous allons le voir plus loin — dans le fait que le soi-disant empirisme ou l'anti-wolfianisme, car cela revient au même, quitta la table de travail du maître et descend avec lui les marches de l'escalier qui le conduit à la chaire, une chaire encore bien précaire, il est vrai, celle d'un *Privatdozent* malchanceux. La méditation allait se muer en enseignement et de philosophie, l'empirisme se découvrit pédagogie.

L'*Untersuchung über die Deutlichkeit* ou, en abrégé, le *Preis-schrift* est le véritable *Traktat von der Methode* de la période pré-critique. Les *Träume eines Geistersehers*, ouvrage rédigé en même temps que la *Nachricht*,⁵ culminent dans des considérations de méthode qui signifient en apparence, mais en apparence seulement, l'adieu à la métaphysique. L'une et l'autre tapissent le fond méditatif de notre prospectus. L'apparition du nom de Hume dans la *Nachricht* a suffi pour que les kantien se mettent à donner à l'événement un sens bien précis, une explication satisfaisante à leur gré et même une généalogie convenable.⁶ Depuis lors, il n'y a guère d'étude historique ou systématique de la pensée kantienne qui ne se soit pas arrêtée à ce mince prospectus de neuf pages, si pleines de sens ou qui n'ait tenté de nous l'expliquer par la seule préoccupation de lui trouver une place adéquate dans une évolution de la pensée kantienne aboutissant à la *Critique de la raison pure*.

Toutefois, la *Nachricht* constitue encore un événement à cause d'une autre particularité qui la distingue de toutes les autres.

-
3. I. Kant: *Sämtliche Werke*, t. II, pp. 1-12. Les Act. Facult. en date du 13 avril 1787 (t.V, p. 252), d'après Arnoldt, op. cit., t.V, p. 183. Je cite les œuvres de Kant dans l'édition de l'Académie de Berlin.
 4. Le premier ouvrage date de 1764 et le second de 1766.
 5. Cela résulte de la date fournie par Kanter lors des petites difficultés qu'il a rencontrées, parce qu'il avait oublié de soumettre le manuscrit à la censure du Sénat de l'Université. Le *nihil obstat* fut donné finalement sur l'imprimé en date du 31 janvier 1766. La rédaction se place donc en 1765.
 6. Kant, t. II, p. 311, 1.26

Dans les autres cas, le prospectus fournit au *Privatdozent* productif l'occasion de faire connaître le fruit de ses récents travaux scientifiques de dimensions réduites, et l'annexe publicitaire des cours, son pensusm académique pour le semestre suivant, était une utilité purement secondaire. Quant à eux, nous avons donc bien fait d'oublier l'annexe pour ne retenir que la dissertation savante. Par contre, la *Nachricht* de 1765 procède tout autrement. En somme, elle n'a pas de dissertation scientifique pour introduire le programme des cours. La dissertation scientifique que nous y trouvons réellement consiste précisément à communiquer et à justifier la direction que va prendre désormais l'enseignement de Kant et à exposer une méthodologie de l'enseignement universitaire de la philosophie, telle qu'elle venait de sortir des méditations des derniers temps.

La préoccupation unanime des kantienens au sujet de la *Nachricht* est donc en partie justifiée, mais cela ne m'empêche point de déplorer cette conception aussi unilatérale, car, pour cette raison nous ne pouvons plus étudier la *Nachricht* autrement qu'à la lumière de l'avenir critique, alors que, en 1765, de toute manière elle était une chose pour soi qui ne pouvait encore avoir le moindre rapport avec la *Critique de la Raison pure*. Je me propose de la voir une bonne fois dans la perspective exclusive de 1765, sans la voir comme une station sur ce calvaire qui nous conduit vers 1781. Je veux donc procéder dans un sens tout différent que celui pris par la tradition néokantienne. Je m'abstiendrai complètement de considérer les rapports éventuels de notre programme des cours avec la future *Critique* et je me propose de la situer exclusivement dans l'ambiance du moment où elle fut conçue. A mesure que l'avenir s'estompe devant cette limitation volontaire, le passé dont notre texte est chargé malgré son objectivité, gagne en importance, du moins en importance explicative. Il y a, en effet, des cas où l'histoire est plus explicative que l'exégèse, surtout lorsque le texte — et le nôtre est certainement de cette nature — ne manifeste par lui-même rien d'ésotérique ou d'obscur.

Il m'arrive depuis quelques années, peu importe si j'ai raison ou tort, d'aborder Kant et le criticisme autrement que jadis. On a interprété Kant volontiers comme une sorte de "révolution française" en philosophie. En présentant la *Kritik der reinen Vernunft* comme une révolution copernicienne, Kant nous a pour ainsi dire obligé à la voir sous cet angle. Je préfère, pour ma part, situer le criticisme et son auteur dans les grandes lignes de la vie philosophique et intellectuelle de l'Occident, convaincu que par son intégration dans ces grandes traditions, même lorsqu'elle les contredit, une personnalité philosophique intellectuelle comme la sienne s'éclaire mieux. J'espère faire voir que certains aspects de la *Nachricht* se présentent sous un tout autre jour une fois que l'on change le fusil d'épaule et que l'on place la *Kritik der reinen Vernunft* en veilleuse.

L'Ambiance de Königsberg

Il faut demander à l'homme l'explication de sa pensée.⁷ Cela ne réussit peut-être pas toujours avec le résultat escompté, mais, en principe, il n'est jamais inutile d'invoquer l'homme et l'ambiance pour éclairer une pensée en marche. Dans le cas de Kant, il faut toujours faire la part entre le penseur devant sa table de travail et l'homme du monde agité dans le milieu bourgeois du chef-lieu d'une province périphérique assurément, mais enrichie et émanicipée. Voyons d'abord l'homme du monde.

Kant venait de dépasser la quarantaine en 1765. Il s'était habilité depuis dix ans et enseignait à titre privé à son domicile particulier de la *Magistergasse*. La vie réglée comme une montre dont s'est emparée la légende n'existe pas encore et, si elle a jamais existé avec la rigueur que lui prête la légende, elle n'a pu exister qu'à partir de 1787, c'est-à-dire à partir du moment, où Kant, après la mort de ses amis intimes, le commerçant anglais Green et le Comte de Keyserling, décida de se mettre en ménage et d'occuper à cette fin la grande demeure bien connue de la *Prinzessinstrasse*, acquise quelques années auparavant.⁸ C'est à partir de cette année et à partir de ce changement radical dans son existence que Kant, non sans jeter un regard mélancolique en arrière, se détacha lentement de la vie et de la société de sa ville natale qu'il avait tant aimées et pour lesquelles il avait décliné plusieurs appels à d'autres universités plus en vue et pour lesquelles il avait refusé par le fait même des revenus quelquefois doubles de ceux que l'Albertine pouvait lui offrir.⁹

A l'époque qui nous occupe, Kant se trouva encore au centre de la vie sociale et intellectuelle de Königsberg. Il avait réussi à capter les faveurs de la cité et de sa bonne bourgeoisie divisée entre un piétisme un peu rude mais loyal et le libéralisme progressiste. L'occupation russe, supportée allègrement pendant cinq ans par la ville, l'université et le philosophe lui-même (1758-1762) ne lui marchandait pas ses faveurs, tout comme le firent les grands fonctionnaires prussiens, les hommes d'affaires anglais, la noblesse

7. Cette rapide esquisse se fonde sur la biographie contemporaine de Borowski que Kant a revue en personne (1804), de Th. Rink (1805), des *Kantiana* de R. Reicke (1860), de K. Vorländer: *J. Kant. Der Mann und das Werk* (Leipzig, t. I, 1924) et du même auteur; *J. Kants Leben* (Leipzig, 1921), de même que sur K. Stavenagen: *Kant und Königsberg* (Göttingen, 1949).

8. En 1784. Cf. K. Vorländer, *Kants Leben*, p. 138.

9. Notamment à Erlangen (1769-1770) et à Iena (1770). En 1776 le ministre lui fit demander s'il accepterait sur proposition royale une chaire à Halle. Kant déclina poliment. Cf. K. Vorländer, *Kants Leben*, pp. 205-207.

orientale polonaise ou baltique, les salons de l'espiègle Madame Jacobi, dont le mari détenait la principale maison de commerce de la ville et de celui de la Comtesse de Keyserling que ne manquait pas de lettres, toutes les deux les reines de beauté de l'endroit. L'hebdomadaire local le sollicitait souvent de discuter à l'intention de ses abonnés certains événements importants ou certaines questions scientifiques et des livres marquants.¹⁰ Il se trouvait sur le point d'étendre son horizon jusqu'à la capitale prussienne et d'y gagner de loin la sympathie des cercles libéraux tournoyant autour du grand Fritz, trop occupé par sa Guerre de Sept Ans pour pouvoir leur prêter beaucoup d'attention. La maxime du moment, celle du despotisme éclairé, sonnait lapidairement: Pensez ce que vous voudrez, mais obéissez. Kant était fidèle aux rendez-vous à la librairie de Kanter, où, deux fois par semaine arrivaient les journaux de Berlin et de Leipzig et où la poste déversait à intervalles réguliers les nouveautés — livres et périodiques — de l'*Aufklärung* franco-anglaise.

Depuis un an, l'idylle russe avait pris fin par le retrait du *Generalgouvernement* de von Korff, le galant et le sympathique commandeur de la région occupée et d'Orlov, le seul russe véritable, qui fit monter peu après Cathérine II sur le trône des Tsars. Kant n'était pas hostile à l'occupant. Il organisait pour les officiers de la garnison des cours de mathématiques et de pyrotechnie et il leur dispensait ses connaissances en fortification qui lui étaient venues Dieu sait d'où.¹¹ La réoccupation prussienne se fit sans heurt, et les nouveaux uniformes tenaient comme les anciens à profiter de son savoir faire mondain et politique et de ses connaissances étendues. Cependant, obligée par sa situation géographique, la Prusse orientale continua à avoir les regards tournés vers l'Est, vers la Courlande, la Pologne, la Lithuanie, et plus loin encore, vers l'Esthonie et la Russie. On germanisa ces districts vierges. On y créait une vie intellectuelle allemande et, en attendant la création des universités de Riga et de Dorpat, la noblesse

10. Cf. pour tout cela le petit ouvrage de Stavenagen (Cf. note 7) qui se propose précisément de situer la vie de Kant à Königsberg durant la période précritique.

11. Notons en passant que la pyrotechnie et la fortification firent partie au XVIII^e siècle du cours normal de mathématiques. Il est probable que Kant ne leur a donné qu'un seul cours, les mathématiques et que les applications militaires en faisaient partie organiquement. Chr. Wolf avait publié un tel cours: *Anfangsgründe aller mathematischen Wissenschaften*, Halle 1710, qui connut quatre éditions (Cf. Chr. Wolfsens *Ausführliche Nachricht von seinen eigenen, die er in Deutscher Sprache von den verschiedenen Theilen der Welt-weisheit herausgegeben*, Frankfurt, 1733, paragr. 2). D'ailleurs, tout comme pour Kant, Wolf semble avoir débuté par une période scientifique avant de se lancer résolument dans la philosophie. Voir pour cela la bibliographie wolffienne dans Mario Campo: *Chr. Wolf et il Razionalismo precritico*, Milan, 2 vol., 1939, le t. II, pp. 674-676.

et la bourgeoisie fortunée baltiques et la noblesse polonaise affluèrent à Königsberg et se mirent en force à l'école de Kant. Alors que Berlin hébergeait avant tout l'*Aufklärung* française dans toute sa splendeur scientifique, littéraire, et toujours libre-penseuse, Königsberg, la piétiste, donnait le gîte à l'esprit positif, éclairé et libéral du commerçant anglais émancipé. Et Kant, choyé ainsi par tout le monde, adulé par les uns et respecté par les autres, se trouvait en plein centre de ce dynamisme urbain grâce à ses bonnes manières, son caractère à toute épreuve et l'immense étendue de son savoir. Il en imposait à la cité comme auteur, comme éducateur, comme parfait homme du monde que l'on rencontrait avec plaisir au café ou au théâtre (quoiqu'il n'aima que médiocrement la musique), comme concitoyen avisé, plein de bon sens et de bon conseil. Il n'est pas inutile de nous rappeler tout cela, puisque la légende a pris si souvent le contrepied de la réalité.

Rentrant à son domicile de la *Magisterstrasse*, Kant se mit à sa table de travail. Depuis 1760, la philosophie avait nettement pris la relève sur la physique de la décennie précédente. Sans doute, Kant reste le cosmologue newtonien qu'il avait toujours été, mais il s'avoua de plus en plus exclusivement philosophe. Son avenir était là. Il avait été élevé dans le wolfianisme. Il convient cependant de ne pas se méprendre sur le vrai sens de cette philosophie. Elle représenta la première *Aufklärung* rationaliste allemande, telle qu'elle avait éclatée à Halle, émancipation modérée, respectueuse des traditions et nullement subversive comme l'*Enlightenment* franco-britannique. Il ne s'agit donc pas d'un conservatisme rétrograde ou d'une mentalité réactionnaire. C'était du progressisme à la taille allemande. La poste apporta à Königsberg tour à tour Rousseau, le politicien et le sociologue, de même que les moralistes anglais sentimentalistes et libres penseurs rationalistes: les Shaftesbury, les Hutcheson, les Hume et ceux de moindre envergure. Les Français, les Anglais et les Suisses allemands lui ouvraient chaque jour des horizons anthropologiques, psychologiques et ethniques nouveaux, contrastant sévèrement avec les abstractionnismes de Wolf et de son manueliste Baumgarten. Grand lecteur, il ne dédaignait point la production nationale; les cours et les essais de Feder, de Meiner, de Crusius, de Lambert, de Mendelsohn, lesquels, chacun à sa manière, lui prêtèrent des éléments pour ce travail de réforme qui prit corps petit à petit dans son esprit et dans lequel la fidélité à la métaphysique s'alliait au besoin d'une refonte complète de sa méthode et de sa présentation. C'était en somme un travail de synthèse entre l'Ecole allemande, le physicisme newtonien et les idéologies des Lumières qui le tenait en éveil à sa table de travail.

Cette tournure d'esprit d'allure assez encyclopédique s'acheminait de plus en plus vers son unité à partir de 1762 par la prédominance très nette du problème de la méthode. Vers 1764

c'était chose faite. Les hésitations et les incertitudes encore manifestes dans le *Beweisgrund* (1763) semblent surmontées. Une confiance assurée s'est emparée de son esprit dans les années 1764-1766. Kant ne donne pas l'impression, ni comme auteur ni comme professeur, de *chercher* sa voie. Au contraire, les écrits de cette époque indiquent que Kant l'avait trouvée, provisoirement. Certes, nous sommes loin des présomptueuses déclarations du jeune homme au seuil de sa vie et de sa carrière. Contrairement à Descartes qui confiait anxieusement à ses cahiers de jeunesse sa préoccupation dominante: *Quod vita sectabor iter?*¹² Kant, en 1747, avait déclaré fièrement dans les *Lebendige Kräfte*: *Ich habe mir die Bahn vorgezeichnet, die ich halten will. Ich werde meinen Lauf antreten, und nichts soll mich hindern ihnen fortzusetzen*,¹³ aimable profession de foi dans un avenir qui allait démentir cette confiance jusqu'à la mort. Peu importe si cette profession s'adresse à la carrière convoitée ou à des préoccupations scientifiques. L'avenir de 1765, le seul qui nous intéresse aujourd'hui, n'a répondu que médiocrement à l'attente et démentait encore toujours les intrépides assurances des vingt-trois ans.

La décennie 1760-1770 dont la *Nachricht* occupe le centre, se distingue par une agitation intellectuelle véhémence. Le piétisme avait occupé le caractère de Kant, tout en abandonnant son esprit. Pour remplacer une Scolastique péripatéticienne, Wolf en avait inauguré une autre, rationaliste, inspirée de Leibniz. Celle-ci avait envahi presque toutes les chaires universitaires. Elle ne constituait aucun danger pour n'importe quel ordre établi. La physique newtonienne avait ébranlé cette Scolastique et Kant souscrit sans hésiter à la non moins audacieuse parole de Newton: *Hypothesen non fingo*. La méthode se portait garante non seulement de la vérité de ce monde mécaniciste, mais encore de la valeur universelle de la méthode qui l'avait établie. Wolf et son mathématisme (cartésien au fond)¹⁴ ne pouvait soutenir la concurrence. L'empirisme de l'*Aufklärung* ne s'opposait pas en principe à cette méthode de la physique exacte, mais posait néanmoins des problèmes d'adaptation et de corrélation. Wolf, Newton, l'empirisme et les entraînements du progressisme socio-spirituel de l'*Aufklärung* émancipatrice franco-anglaise se pressent en avalanche dans son esprit au milieu des années soixante, obsédant la réflexion après avoir obsédé ses lectures. L'assurance symptomatique du moment n'était certainement pas due à la clarté aveuglante d'une synthèse hardie de tous ces éléments divergents, mais, comme je viens de dire, à cette autre certitude sachant que philosophie, science et émancipation, pour être des sciences réelles et non des mathématiques abstraits,

12. Descartes, *Oeuvres*, ed. Adam Tannery, t. X, p. 183.

13. Kant, t. I, p. 12, 1.25-27.

14. Cf. H. J. de Vleeschauwer: *La Genèse de la Méthode mathématique de Wolf*. *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, 1932, pp. 651-677.

répondent à une méthode unique dont la métaphysique, tant classique que wolffienne, faisait les frais. L'époque de 1764-1766 signifie l'apogée de cette première réflexion méthodologique de Kant et représente un tournant décisif dans cette réflexion. Le théâtre et le ton peuvent changer, mais les préoccupations restent constantes. Du scepticisme? Non. De l'empirisme? Très relativement. L'adieu à la métaphysique? Aucunement. L'inflexion de la pensée ne fut pas toujours imposée par un développement logique, interne. Elle fut souvent l'effet des répercussions venues de l'extérieur. Un logicisme pur n'explique pas les positions de 1765. Kant dirigeait ses antennes intellectuelles dans toutes les directions contemporaines. Il est à prévoir que sa réforme académique correspondra en grande partie à ses idées de réforme philosophique proprement dite et que notre prospectus s'éclaire certes à la lumière de son évolution intellectuelle mais non moins à la lumière de l'ambiance intellectuelle de l'Allemagne qui l'enveloppait.

Entretemps, selon un rythme annuel ou semestriel, Kant enseignait la logique, la métaphysique et l'éthique et, en dehors de la philosophie, la géographie physique de son invention, devant laquelle la rigueur de la loi dût s'incliner plus tard.¹⁵ Il y ajouta par intermittence les mathématiques, la physique, le droit naturel, la mécanique, l'encyclopédie de la philosophie pour débutants, le tout environ vingt heures par semaine scrupuleusement accomplies.¹⁶ On ne peut imaginer que cet enseignement ait pu échapper aux nombreux conflits soulevés par tant de sollicitations divergentes. Les positions méthodologiques sous-jacentes à l'orientation de cet enseignement sont les mêmes que celles du *Preisschrift*. D'ailleurs, toute la signification historique de la *Nachricht* réside précisément dans le but d'y convertir son futur auditoire. Même si tous les témoignages directs d'Herder et de Borowski nous manquaient, on ne peut imaginer que l'idéologie de Rousseau et celle de l'*Aufklärung* franco-anglaise n'aient pas eu de répercussions sur un enseignement, par lequel Kant voulait plutôt former facultés et caractères que de meubler l'intelligence. Cet enseignement allait rejoindre une position philosophique complexe, conquise de haute lutte, où se coupent et se recoupent sans cesse les tendances multiples d'une tradition conservatrice et du progressisme des Lumières.

15. L'expression, "de son invention" est peut-être trop forte, car Kant avait des devanciers. Il serait donc plus exact de dire que Kant a été un des premiers à introduire la géographie dans l'enseignement universitaire. Zedlitz exempta expressément Kant — mais pour le cours de géographie seulement — de la règle imposant l'usage d'un manuel étranger comme base de l'enseignement, parce qu'en 1778 il n'existait encore de manuel convenable. Cf. p. 42.

16. Cf. pour ceci E. Arnoldt: *Möglichst vollständiges Verzeichnis aller von Kant gehaltenen oder nur angekündigten Kollegia* dans *Gesammelte Schriften*, t. V, pp. 173-343.

Et lorsqu'on y ajoute un rapprochement naturel ou voulu, peu importe, aux courants réformateurs de la pédagogie universitaire, à laquelle l'université allemande du XIX^e siècle doit sa gloire, sa grandeur et son exemplarité mondiale, on peut se faire une idée de l'importance historique de notre petit prospectus. C'est ce que nous allons mettre en lumière.

Pédagogie académique de la Philosophie

(a) Tous les auteurs qui se sont occupés de Kant ont salué la *Nachricht* d'un coup de chapeau de politesse sans insister. Emile Arnoldt fut le seul à lui consacrer des pages intelligentes.¹⁷ La *Nachricht* se compose de deux parties nettement distinctes : d'abord une partie générale¹⁸ développant une pédagogie philosophique générale ; ensuite une partie spéciale détaillant les répercussions de cette philosophie sur l'organisation de ses propres cours pour le semestre en perspective.¹⁹ La pédagogie générale, paraissant ici pour la première fois pouvant très bien dater du début des années soixante, a pris à ses yeux la valeur d'une véritable constante. Et à ce sujet, la *Nachricht* est importante, parce qu'il s'agit d'une chose sur laquelle Kant n'a plus jamais varié. Il n'y a pas pour elle de périodes précritique, critique ou tardive. L'homme qui a évolué n'est pas le professeur, mais le penseur. Cette pédagogie revient en effet inchangée dans la *Kritik der reinen Vernunft*;²⁰ nous la retrouvons avec le même sens dans la *Logik* éditée par Jäsche.²¹ Arnoldt retrouva la même conception dans deux *Vorlesungsheften* conservés jadis à la bibliothèque de l'Université de Königsberg. Il en publia des extraits datant respectivement de 1782 et de 1793.²² On peut donc dire sans crainte que Kant n'est pas revenu sur la pédagogie générale inaugurée après quelques années d'expérience personnelle. En expliquant le nom de philosophe, Platon nous rapporte qu'étant donné que la sagesse est la prérogative des dieux, l'homme doit se contenter de désirer, d'aimer et de chercher la sagesse et nous pouvons considérer la pédagogie kantienne comme une variation de ce thème. Arnoldt nous communique à ce propos un texte curieux, emprunté au cours de 1793, dans lequel il s'exprime comme suit. Si Sulzer avait possédé le savoir énorme d'un Leibniz et s'il avait manifesté en même temps le jugement critique de Hume, il aurait pu être l'homme qui mérite le nom de philosophe.²³ Ces conditions n'étant pas remplies, il n'y a pas de philosophes dans le sens idéal platonicien. Et Kant dira : il n'y a pas de philosophe, parce qu'il n'y a pas de philosophie (objective).²⁴ La seule chose qui existe par conséquent est l'activité de philosopher et le philosophe n'est rien d'autre que le sujet de cette activité.²⁵

17. Arnoldt, op. cit., t. V, pp. 8-24.

18. Kant, t. II, pp. 305-308.

19. Kant, t. II, pp. 308-313.

20. Kant, *Kritik d.r. Vernunft*, t. III, p. 545.

21. Kant, *Logik*, t. IX, pp. 25-26.

22. Arnoldt, op. cit., t. V, pp. 1418 en publie des extraits.

23. Arnoldt, t. V, p. 17.

24. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 306, 1.26.

25. Kant, *Logik*, t. IX, p. 26.

(b) Notons que, avant d'envisager l'état particulier du philosophe, la pédagogie kantienne s'adresse sans distinction à toutes les disciplines académiques. La transition à la philosophie se fait d'ailleurs *expressis verbis* dans le texte même. Le but de la pédagogie est de faire de l'élève un *Selbstdenker*, et de lui apprendre à penser personnellement.²⁶ Lorsque le maître se contente d'enseigner des idées — les siennes ou celles d'un autre — et que l'élève les assimile passivement, celui-ci n'apprendra que des idées sans apprendre à penser, c'est-à-dire sans apprendre à se servir convenablement de ses facultés. Apprendre à se servir de ses facultés consiste à savoir diriger correctement la marche de ses facultés. Leur marche n'est pas arbitraire. Au contraire, elle est prescrite par la nature. S'agit-il de la connaissance des choses, la démarche naturelle veut que l'entendement se forme tout d'abord des concepts empiriques sur la base d'expérimentation et des jugements d'observation fondés dans l'expérience et, ensuite, la raison établit un ordre de rapports de cause à effet entre les concepts ainsi obtenus. Enfin, ces rapports sont "compris" par leur intégration dans un tout ordonné que nous appelons la science.²⁷ Par cette triple demande nous construisons la science des choses. L'exposition ou la communication de la science doit suivre la même voie.²⁸ La construction de la science est une activité de penser. Apprendre à penser consistera donc en tout premier lieu à accoutumer nos facultés à reprendre la route de la construction dans l'enseignement. L'élève apprend alors à penser personnellement et le travail du maître se borne à diriger ce travail. Si le schéma: entendement, raison, science et leurs fonctions respectives ne constituait pas un lieu commun dans les débats du temps, on serait enclin de songer ici aux grandes divisions de la *Kritik der reinen Vernunft*. Cette voie naturelle est par conséquent la voie obligatoire aussi bien de l'acquisition de la connaissance que de la construction de la science. L'enseignement a pour devoir de s'aligner sur les démarches naturelles de la construction. Dès lors, la pédagogie académique ne peut être que son reflet et le travail de la chaire rejoint en tous points celui du cabinet de travail. Et cela n'est pas propre à la philosophie. Au contraire, c'est l'essence même de l'enseignement universitaire dans toute son étendue. Dommage que l'université l'ait oublié si longtemps!

(c) L'enseignement de la philosophie ne dérogera donc pas à cette règle. En tant que science réelle, la philosophie est construite selon le schéma intuition, concept, raisonnement et non *vice versa*. En tant que matière d'enseignement, elle doit suivre obligatoirement la même voie dans son exposition et son développement. Un enseignement qui copie le processus de la recherche

26. Kant, *Nachricht*, p. 306, 1.24-26.

27. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 305, 1.17-21.

28. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 305, 1.26-27.

afin de former et de cultiver les facultés dans le but de permettre à la jeune intelligence de penser par elle-même, s'appelle un enseignement *zététique*; un enseignement qui reflète la recherche philosophique. Exposer une philosophie et forcer de ce fait l'élève à apprendre une philosophie à la manière d'un *Urbild* donné une fois pour toutes,²⁹ constitue un enseignement dogmatique. Or, par cet enseignement dogmatique on abuse de la confiance du public et de l'université, car par la communication de ses propres idées en philosophie, le maître n'apprend point l'élève à se servir de ses facultés à l'exception de la mémoire. Et l'élève n'apprend point à penser personnellement par et pour lui-même.³⁰ Apprendre à philosopher, non apprendre la philosophie est le mot d'ordre de la réforme kantienne!

Par conséquent, la *Nachricht* n'est rien d'autre que la transcription pédagogique du grand conflit historique manifesté au sujet des méthodes constructives de la science. *Philosophie lernen* consiste à transmettre une philosophie construite, acquise, toute faite³¹ et à entourer celle-ci de toute la vénération que l'on doit à un *Urbild* intouchable. Or pour enseigner de cette manière-là la philosophie, il faudrait posséder un système dont on puisse dire: Voilà, la philosophie! Or ce système n'existe pas. Il n'existe que des philosophies ou des systèmes philosophiques propres à différents auteurs, relatifs à ces auteurs et subjectifs pour la même raison. Mais la philosophie objective absolue et donnée une fois pour toutes n'existe pas. En effet, il faudrait pour cela que nous possédions un livre qui l'expose avec toute l'autorité de son objectivité et de son unicité absolues.³² Entendons nous cependant, car si Kant a raison de dire que le livre faisant autorité n'existe point dans l'ordre idéal, on pourrait dire qu'il en existe un *de facto*. Le *Buch* ou le livre pourrait être le manuel prescrit par les ordonnances prussiennes. N'est ce pas *de facto* un livre ou un *Urbild*, même si on le recuse *de jure* comme idéal? Le manuel contient en effet une philosophie, *in casu* la wolffienne, synthétiquement et dogmatiquement construite, et il est ainsi construit, parce qu'il ne cherche ou ne recherche pas, mais parce qu'il "expose". Son auteur estime que l'exposition et la communication d'une science, même d'une science analytiquement construite, peut emprunter obligatoirement la voie opposée.

(d) Le *Buch* ou le manuel fut imposé par les autorités politiques et Kant n'a pas songé un instant à se soustraire ou à s'opposer à cette immixtion de l'autorité dans la liberté de l'enseignement. En imposant UN manuel, l'autorité aurait imposé *eo ipso*, du moins implicitement, un *Urbild* à suivre et en même

29. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 307.

30. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 307, 1.13-20.

31. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 306.

32. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 307, 1.6-9.

temps une philosophie et une méthode d'apprendre et d'enseigner. Toutefois, l'autorité prussienne elle-même a apporté des corrections si sérieuses à sa propre ordonnance, que celle-ci ne se met nullement au travers de la pédagogie que Kant nous recommande. Tout d'abord, l'autorité n'indique pas elle-même le manuel en question, ce qui aurait eu pour résultat d'uniformiser l'enseignement de la philosophie dans toutes les universités prussiennes. Au contraire, elle en laisse le choix à chaque professeur en particulier pourvu qu'il y en ait un. Celui-ci continue par conséquent à porter la responsabilité de l'*Urbild* relatif que la loi lui impose. En outre, le maître était autorisé à compléter, à discuter et, au besoin, à corriger le manuel selon sa propre discrétion.

A la lumière de ces correctifs, Kant avait raison de dire qu'il n'existe pas de *Buch-Urbild* ni absolu ni relatif, car l'imposition d'un manuel en Prusse avait une toute autre signification. Certes, beaucoup de chaires philosophiques prirent le *Buch* de leur choix pour ce *Buch-Urbild* de Kant; elle suivirent donc la pratique qu'il repousse ici. Mais il en eut d'autres — et Kant est de leur côté — qui ne le firent point. Kant dit que, pour le faire, il faudrait pouvoir présenter un livre dont on puisse dire: Voilà la philosophie.³³ Ce livre aurait pris le caractère et la valeur d'une bible philosophique faisant autorité absolue, indiscutable et indiscutée, comme la Bible est une règle de foi absolue pour les croyants. Or le manuel, exposition d'un système philosophique quel qu'il soit d'ailleurs et placé à la base de l'enseignement en vertu d'une ordonnance de l'autorité civile est tout autre chose. Il n'est pas une règle de vérité ni une source de foi. Il est purement un instrument didactique. La possibilité du choix et le loisir de ne pas devoir *jurare in verbi magistri* prouve suffisamment que, aux yeux de l'autorité comme à ceux du maître, le manuel imposé ne fut pas considéré comme l'exposition autoritaire de la philosophie. Le *Buch* n'était pas une bible philosophique et le wolfianisme dont il garde le dépôt n'était pas par le fait même une orthodoxie.

(e) Le *Buch* et Euclide. Le *Buch* ou le manuel de philosophie n'est pas un Euclide³⁴ et n'est pas comparable au manuel géométrique. Une question toujours pendante, relative au caractère exceptionnel des mathématiques dans l'ordre de la certitude, descend ici dans l'arène de la pédagogie académique. Gardons nous cependant de songer à cet endroit à l'opposition méthodologique des mathématiques synthétiques et de la philosophie analytique. Nous en parlerons tout à l'heure. Ici, il est seulement question d'une certitude unanime. Lorsqu'on se propose d'étudier la géométrie, il faut l'étudier et l'assimiler dans l'Euclide. N'exagérons point l'importance de Polybe comme l'Euclide de l'histoire. Cela est

33. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 307, 1.7-8.

34. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 307, 1.10-13.

manifestement exagéré et par conséquent négligeable. Polybe n'a jamais joui de la même autorité.³⁵ L'Euclide est un *Buch* véritable, une espèce de bible mathématique. Pourquoi? Parce que Kant partage l'avis général voulant que les mathématiques soient absolument certaines et que leur certitude soit universellement admise à cause de l'évidence de leurs points de départ (concepts construits et axiomes) et grâce à l'infailibilité de leur processus démonstratif.³⁶ Certes, on peut se tromper en mathématiques. Descartes en a fait une des tropes de son doute méthodique.³⁷ En outre, le processus démonstratif est celui de la logique formelle dans son acceptation générale. Il réside pour Kant dans un acte constructif indéfiniment répété. Nonobstant les difficultés qui résultent de cette double faiblesse, l'Euclide a traversé les siècles sans encombres et toutes les disputations logiques n'ont pu entraver la voie de la certitude dont les mathématiques continuent à jouir. L'explication approfondie de cette certitude nous conduit immédiatement au coeur du débat méthodologique que nous renvoyons au paragraphe suivant. Provisoirement, il suffit de constater qu'il ne règne aucune certitude spontanée et universelle au sujet de n'importe quelle philosophie et de n'importe quel *Buch* exposant la philosophie.

De cette manière, il n'est pas indiqué d'enseigner une philosophie quelconque, toujours subjective et contestée. Le manuel employé parce qu'il faut en employer un, et ceci pour d'autres raisons encore que l'imposition officielle, ne vise pas à communiquer dogmatiquement la philosophie qu'il contient dans sa teneur matérielle et encore moins à servir d'*Urbild* ou de philosophie objective. Il constitue un instrument de recherche en ce sens qu'il permet de voir dans sa construction et surtout dans ses défauts comment il faut philosopher ou ne pas philosopher et fournit l'occasion de méditer personnellement sur les méthodes. Par là le professeur est à même d'apprendre à philosopher à l'aide d'une philosophie subjective, dont la valeur est purement instrumentale.

35. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 307, l. 11.

36. Kant, *Nachricht*, t. II, pp. 306-307.

37. Descartes, *Discours de la Méthode. Oeuvres*, t. VI, p. 32.

Le Réveil d'une vieille Querelle:

la M é t a p h y s i q u e

La *Nachricht* est un programme de ses cours annonçant au public de quoi ils seront composés et comment ils seront organisés. La partie spéciale de la *Nachricht* va mettre en oeuvre pour la philosophie la réforme générale que Kant vient de mettre sur pied. Et d'abord la réforme de l'enseignement de la métaphysique ou de la philosophie fondamentale. Le principe général consiste dans le devoir d'organiser l'enseignement de la science et de la philosophie selon les méthodes et l'ordre de leur construction. Quels sont les méthodes et l'ordre selon lesquels la métaphysique doit être construite aux yeux de Kant? Il a arrêté les unes et l'autre dans une atmosphère de polémique contre la métaphysique régissante — celle de sa propre formation philosophique — notamment, la métaphysique de Wolf et de ses épigones. Cette métaphysique procède (a) synthétiquement et (b) dogmatiquement, deux erreurs constructives suivies par une troisième d'ordre pédagogique, notamment l'enseignement thétique d'une métaphysique déterminée en lieu et place d'un enseignement zététique ou d'une initiation à la recherche métaphysique.

Il y a une liaison étroite entre le *Preisschrift* (1764), le traité précritique de la méthode, et la *Nachricht*: le premier expose la méthode comme processus de construction; le second l'impose comme processus d'enseignement. A proprement parler, ces deux enquêtes ne font qu'une seule. La métaphysique, étant une science réelle, procède analytiquement et non synthétiquement, c'est-à-dire, elle procède du particulier au général, du concret à l'abstrait et non *vice versa*, comme les mathématiques qui procèdent synthétiquement, c'est-à-dire, du général au particulier ou de l'abstrait au concret. La métaphysique wolfienne imite le processus des mathématiques: elle transforme et traite les choses en concepts généraux et universels et les principes de pensée en axiomes. Avec ses deux admissions exprimées ou inexprimées, elle se construit sur le modèle des mathématiques³⁸ et aux yeux de la plupart de ses collègues allemands, *könnte ein Buch vorzeigen*, son Euclide, notamment Wolf comme aux siècles antérieurs la même métaphysique avait trouvé son Euclide en Aristote.

Baumgarten a fait de Wolf un manuel académique en lequel Kant reconnaît l'Euclide de la métaphysique récente. Il l'admire sincèrement tout en voyant en lui le modèle classique d'une métaphysique mal conduite. Kant a loué ou blâmé tour à tour ce manuel selon l'humeur du moment. Dans la *Nachricht* son humeur se

38. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 308.

trouvait apparemment au beau fixe: il le loue pour sa richesse et sa précision.³⁹ Ce manuel constitue le modèle insurpassé de la *metaphysica more mathematico tractata*, l'*Urbild* de la *metaphysica metodo synthetica tractata*, l'exemple d'un traitement non "historique" de la métaphysique.⁴⁰ Le lecteur s'étonnera probablement de se trouver ici tout à coup en présence de l'histoire. A tort cependant, car nous avons ici du baconisme pur chez qui l'histoire prend un sens beaucoup plus large,⁴¹ un sens maintenu, à quelques nuances près, par tout le XVIII^e siècle. L'histoire embrasse toutes les sciences *ex datis*, les mathématiques *ex principiis*. Plus tard, Kant les opposera autrement, notamment en tant que sciences de concepts (donnés) et sciences de construction de concepts. Dans la *Nachricht* l'histoire embrasse tout ordre de connaissance que l'on peut apprendre par expérience personnelle (l'observation) ou par l'expérience des autres (le témoignage).⁴² Comme la métaphysique est une science réelle ou une science de choses, elle se fonde sur des intuitions pour former ses concepts ou les points de départ avant de les confier aux activités ultérieures de la raison démonstrative. La métaphysique synthétique de Wolf part par contre de concepts a priori, non empruntés aux choses mêmes par l'intuition pour en déduire en fin de compte les choses elles-mêmes. Elle termine donc en quelque sorte par où elle aurait dû commencer.

Quel est le sens historique de cette position kantienne? En faisant du changement de méthode le noeud gordien de sa réforme métaphysique, Kant et la solution qu'il adopte s'enchaînent dans ce que j'appelle "la vieille querelle" qui remonte jusqu'aux premiers commentateurs de la logique aristotélicienne. Au seuil du monde occidental Boèce, à l'aurore de la Scolastique proprement dite Grosseteste, l'entière de la pensée renaissanciste sur la science, Descartes, Galilée, Newton et un nombre imposant d'épigones représentent chacun à sa manière et à l'aide de son vocabulaire propre, les étapes de ce tournoi méthodologique sans cesse renaissant. Et même lorsque le positivisme du XIX^e siècle (John Stuart Mill) discutait l'inopérance du syllogisme, puisque la conclusion se trouve déjà présupposée implicitement dans la prémisse générale, il replaçait au fond la même discussion sur le terrain de la logique formelle. Cette discussion classique concerne la nature des points de départ de la science ou, en d'autres mots, la valeur du général. J'ai brossé ailleurs une rapide esquisse de ce problème historique.⁴³ Lorsque le point de départ de la science réelle se trouve dans le général comme c'est le cas dans la déduction ou dans la méthode

39. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 308, 1.33-34.

40. Kant, *Nachricht*, t. II, pp. 306, 1.32 — 307, 1.3.

41. On rencontre déjà cet usage au 16^e Siècle.

42. Cf. la note 10.

43. H. J. de Vleeschauer: *More geometrico demonstratum*, Pretoria, 1961, pp. 9-23.

synthétique, la science est stagnante; elle ne progresse pas; elle ne découvre pas; elle n'atteint pas de connaissances vraiment neuves. Sa fonction n'est pas la recherche de l'inconnu, mais la clarté du connu. Cette science est expositive ou déclarative. Kant aurait dit: elle n'est pas zététique. Il est probable qu'il ignorait tout de la vieille querelle, mais, à son insu, il reprenait le problème tel que Grosseteste l'avait vu et conçu bien mieux que la plupart des logiciens de la Renaissance moderne. Que le problème de la méthode se situe dans le cadre général de la déduction ou, comme chez lui, dans l'ordre des mathématiques, ne doit pas nous empêcher de voir l'identité fondamentale des problèmes.

En effet, le problème de la métaphysique n'est pas un problème logique, puisque le procédé démonstratif n'est pas en cause. La logique des mathématiques ne diffère pas de la logique de la déduction. Les points de départ diffèrent et déterminent l'emploi des méthodes. Quoique ce soient dans les deux cas des concepts, ils sont essentiellement différents: ceux de la métaphysique sont construits sur la base d'intuitions; ceux des mathématiques sont posés à priori. Aussi les points de départ des mathématiques sont-ils évidents, clairs et faciles à concevoir. Par contre les points de départ métaphysiques, le simple et le général, sont les choses les plus difficiles dans une science réelle comme la *Hauptwissenschaft*,⁴⁴ synonyme pour métaphysique, parce que la discipline la plus élevée dans le système philosophique. Les points de départ ne peuvent être rendus clairs, distincts et universellement valables par un simple traitement logique. Celui-ci n'est pas la voie heuristique naturelle pour conduire à une science de réalité. L'aventure malheureuse de la métaphysique est due à ce traitement logique imité de la géométrie; malgré sa richesse et sa précision, le principal défaut de Baumgarten réside dans cette confusion des méthodes. Le *mos mathematicus* ou synthétique commence par des principes et des définitions au lieu d'aboutir à eux après un travail analytique.

C'est ce que Kant voulait éviter dans la construction de la métaphysique (dans le *Preisschrift*, bien entendu) et ce qu'il veut éviter dans son cours de métaphysique. Kant reste fidèle à la pédagogie générale esquissée dans la première partie, parce que celle-ci fut en somme conçue et construite en fonction de celle-là. Pour enseigner la métaphysique objective, il faudrait qu'elle existe. En prescrivant un manuel, l'autorité civile croyait *eo ipso* qu'il devait en avoir un pour chaque maître mais en n'en prescrivant aucun et en permettant de l'accomoder aux vues personnelles de chacun, elle rencontra une bonne partie des scrupules de Kant. Il n'existe pas de métaphysique universellement admise, incontestable, apodictiquement certaine comme la géométrie. Il existe une géométrie, il existe un Euclide à cause de la nécessité démon-

44. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 308, 1.21-24.

strative des mathématiques et de la certitude absolue qui en découle. Il n'existe pas dans le même sens UNE métaphysique et un Wolf, parce que l'absoluité de la certitude et l'unanimité qui la suit manquent à l'une comme à l'autre. Il n'existe donc pas de Manuel (avec la majuscule de majesté) ; il existe des manuels de portée relative, opposés les uns aux autres. A défaut de Métaphysique, il y a des métaphysiques. Le Baumgarten, riche et précis, ne fait pas exception : il expose une métaphysique, non La métaphysique.

A quoi va lui servir Baumgarten dans ces conditions ? Non à enseigner la Métaphysique, mais à chercher — *zêtein* — la métaphysique.⁴⁵ En aiguisant sur les différents paragraphes de Baumgarten constamment sa réflexion critique personnelle, il apprend l'intelligence de la discipline métaphysique. Objet d'analyse et de critique, l'enseignement métaphysique se destine à cultiver les esprits en leur faisant voir les conditions d'une métaphysique véritable. Un tel usage critique de Baumgarten se reflète encore dans l'organisation interne du cours qu'il annonce. Dans la préparation de ce cours, Kant a remarqué qu'un tel changement de front, si capital à ses yeux, n'affecte qu'une *kleine Biegung* dans le manuel de Baumgarten. Il ne peut avoir en vue ici le renversement des méthodes, car cela aurait provoqué inmanquablement une *grosse Biegung*, même une tout autre exposition que celle de Baumgarten. La *kleine Biegung* paraît consister à compléter la métaphysique par des points de départ empiriques, afin de satisfaire aux réquisitions du processus analytique obligatoire pour toute science du réel,⁴⁶ et par le rattachement des démonstrations déductives à leurs références empiriques, antérieurement exposées.⁴⁷ Kant peut appeler cela une *Biegung* légère, puisqu'elle ne désorganise en rien le manuel de Baumgarten (et l'ordre de son cours), tout en le corrigeant.

Kant expose alors comment cela affectera pratiquement son cours. Nous savons que le manuel wolfien répartit la métaphysique en ontologie (ou *philosophia prima*), en psychologie, en cosmologie et en théologie naturelle. La première correspond à ce que nous appelons la métaphysique générale et les trois autres réunies à ce que nous appelons la métaphysique spéciale. Le premier changement ou *Biegung* consiste alors selon les exigences méthodologiques d'une métaphysique à base inductive à exposer une psychologie empirique et une physique, c'est-à-dire l'étude de la matière vivante et de la matière inerte. Cette introduction empirique sera suivie de l'ontologie, la science de l'*ens quatenus ens* et de ses propriétés générales. Kant peut la conserver, puisque l'être vivant et l'être inerte épuisent tout le domaine de l'*ens*. Elle se terminera par la distinction de l'*ens* en être spirituel et en être matériel, ce qui

45. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 307, l.25.

46. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 309 supra.

47. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 309, l.19 sq.

nous fait penser immédiatement à Descartes, avec la différence que Descartes en a fait le point de départ (intuitif) et Kant la conclusion de l'ontologie.⁴⁸ L'une des deux constituera la psychologie rationnelle. Le tout se termine par Dieu et le monde, les causes suprêmes de toutes choses. Nous ne pouvons pas ne pas remarquer ici deux anomalies. D'abord que le programme de la théologie naturelle est plus large que d'ordinaire, lorsque Kant y ajoute l'étude du monde. Ensuite, que cette métaphysique spéciale ne réserve plus de place à la cosmologie. Nous pensons que la raison en est très simple. La cosmologie a été diluée d'abord en physique exacte (tout ce qui touche l'étude de la matière) et est renvoyée de ce fait aux *praemonita* empiriques, et ensuite en théologie: l'étude du monde comme tel.

Quant à la structure interne de cette métaphysique, nous n'avons à relever qu'une seule remarque de Kant à propos de la psychologie rationnelle qui nous permette d'y jeter un coup d'oeil, parce qu'il la considère comme la recherche philosophique la plus difficile par son éminent degré d'abstraction.⁴⁹ Lorsque le caractère de haute abstraction est la raison principale de sa difficulté, le remède consistera à rapprocher de manière incessante les abstractions des réalités concrètes que la psychologie empirique (les points de départ) vient de révéler. C'est-à-dire, la référence à l'observation et à l'expérience permet d'éclairer les abstractions de la psychologie rationnelles. En procédant à chaque occasion du concret empirique à l'abstraction métaphysique, la méthode analytique favorise l'intelligence des déductions abstraites et les contrôle. La référence à l'expérience exerce le contrôle des procédés utilisés par la méthode synthétique par l'appel direct aux faits. Il y a lieu de croire que Kant ait procédé de la même manière dans les autres parties de la métaphysique. Le programme kantien est donc clairement un programme de métaphysique nettement inductive, où la recherche rationnelle s'étaye sur une large base empirique, afin d'en assurer la valeur de réalité. Les concepts généraux constituent les problèmes à résoudre et non les points de départ de cette métaphysique. Kant confère une valeur réelle au général grâce à la référence à l'expérience. Il vaudrait la peine de comparer à ce programme du début les cours de métaphysique publiés par Pölitz et par Kowalewski (abstraction faite des multiples incursions dans des thèmes et thèses critiques dans des cours d'une époque beaucoup plus tardive), mais cela dépasserait le cadre de cette étude.

Selon la pédagogie générale, cette procédure devait avoir pour résultat non d'apprendre la philosophie, mais d'apprendre à philosopher, non de faire apprendre des pensées, mais d'apprendre à

48. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 309, 1.13-17.

49. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 309, 1.17 sq.

penser, non de porter quelqu'un qui doit apprendre à marcher, mais de le conduire, sans l'endoctriner par des dogmes tout préparés, mais l'initier à la recherche métaphysique.⁵⁰ Il est nécessaire ici de séparer en deux ce que la *Nachricht* en dit expressément et ce qu'elle sousentend. On dirait que le remplacement des discussions métaphysiques abstraites dans le concret des choses et des sciences empiriques correspondantes équivaut dans l'idée de Kant à philosopher, à s'adonner à la recherche ou à penser.

C'est un peu court à mon avis et ne nous donne pas entière satisfaction. Mais au-delà de ce que le texte nous apprend en toutes lettres, il y a encore les sousentendus qu'il suggère. Ceux-ci concernent les développements critiques dont Kant a doté paragraphe par paragraphe les dogmes wolffiens de Baumgarten et que la *Nachricht* ne prend pas la peine de mentionner *expressis verbis*. Mais quel que soit le contenu matériel de la métaphysique de Baumgarten et de Kant, annoncé dans la *Nachricht*, il convient de voir l'essentiel de la réforme kantienne dans le renversement de l'ordre de présentation. Penser ou philosopher semble donc consister à retrouver le général dans le concret, lorsqu'il s'agit de sciences réelles, contrairement à l'ordre synthétique qui trouve le concret dans le général.

En tout état de cause, la réforme kantienne se réduit en dernière analyse à une question de méthodologie. Il va le confirmer d'ailleurs au cours de la même *Nachricht*, lorsqu'il expose la structure de la logique dans le numéro 2. Nous y lisons qu'il va terminer la métaphysique par la méthodologie.⁵¹ Les développements théoriques au sujet de la méthode viendront donc après et non avant l'exposition de la métaphysique. La méthodologie constitue par conséquent un *Rückschau* sur une discipline déjà faite et non un *Vorschau* sur ce qui va se passer dans cette discipline, donc encore une fois une espèce de vérification *post factum*. Un exposé de la méthode idéale au seuil même de la métaphysique pourrait paraître aussi dogmatique que celle de l'adversaire, alors que rejetée à la fin de la métaphysique, elle constitue un élément de critique. Une fois achevée, en effet, la métaphysique donnée fait office d'exemple (*Exemplar* ou modèle) qui nous permet de voir et d'évaluer la règle dans le concret. Kant sépare très nettement la position du professeur et de l'élève.⁵² Le professeur-métaphysicien qui a construit la métaphysique doit être nécessairement en possession de la méthode au moment de l'entreprendre, mais l'élève qui doit apprendre à la construire se trouve exactement dans la situation contraire. Il l'ignore provisoirement et on ne peut lui apprendre la manière de la construire que sur la vue d'une métaphy-

50. Kant, *Nachricht*, t. II, pp. 306-307.

51. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 310, 1.20-25.

52. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 310, 1.25 sq.

sique exemplaire construite donc en tout dernier lieu. Cette remarque de Kant renferme une leçon considérable pour la vie de la philosophie en général. La méthode est une chose qui s'apprend par l'exercice et que nous acquerrons en quelque sorte à nos propres dépens. Toute réflexion méthodologique qui aurait lieu dans le vide, comme cela se rencontre tant de fois chez de jeunes gens pressés qui en parlent à leur gré sans avoir pris la peine et la patience d'attendre leurs propres expériences et même leurs propres déboires à ce sujet, n'est que dogmatisme sans valeur déguisé sous un faux air critique. En outre, la fixation du moment opportun pour donner corps à la méthode oppose l'enseignement de la science à sa construction. Elle ne précède pas, mais elle suit l'exposé.

Une dernière question pour terminer ce paragraphe. Nous voyons apparaître dans la *Nachricht* le nom de Hume, il est vrai à propos de l'éthique, en compagnie de ceux de Shaftesbury et d'Hutcheson.⁵³ Connaissant le rôle que Hume a joué dans l'évolution de la pensée kantienne — nous lui devons pour une bonne part les *Prolégomènes* — il y a lieu de se demander si les réflexions consacrées à la méthode de la métaphysique que nous venons d'analyser ne portent pas la marque de l'Écossais. Je ne le crois pas et je pense qu'il faut laisser Hume exactement à la place que Kant lui a assignée, c'est-à-dire, dans la partie éthique de son programme. En effet, les véritables thèmes de la philosophie théorique de Hume sont encore absents et les thèmes de Kant ne sont pas, même pas par implication, dans ceux de Hume. Le soi-disant empirisme que l'on découvre dans la *Nachricht* ne réside pas dans le rejet de la métaphysique ou de sa méthode. Il s'agit avant tout de l'enseignement de la métaphysique dans la *Nachricht*, non de sa valeur intrinsèque. Le renversement méthodologique opéré par Kant ne conduit pas à rejeter, mais à construire et à transmettre plus correctement la métaphysique. Nous remarquons d'ailleurs que Kant ne se prononce guère sur le contenu matériel de la vraie métaphysique. Et tout en admettant que la tentation soit grande, je dois conclure en rappelant que je ne distingue aucune résonnance humienne précise dans la discussion de la métaphysique.

53. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, 1.26. A la fin du *Preisschrift* (Kant, t. II, p. 300, 1.23-24), Kant rappelle "Hutcheson und andere". La *Nachricht* nous révèle, je pense, quels sont ces autres: Shaftesbury et Hume. Il est certain que Kant connaissait Hume depuis longtemps. Les *Essais* de Hume et par conséquent l'*Enquiry* étaient traduits en allemand en 1754-1756; il ressort d'ailleurs d'une lettre de Hamann à Kant datée de 1759 que Hume n'était pas un inconnu pour Kant. Il est impossible d'être plus précis.

La Logique et l'Aufklärung

Kant est beaucoup moins prolixe et surtout beaucoup moins communicatif, lorsqu'il nous entretient au sujet de l'organisation de la logique et de l'éthique. Nous devons considérer ces deux disciplines à part, car chacune a ses problèmes propres. Dans l'ordre de la logique formelle Kant soulève deux problèmes: d'abord, la distinction entre la logique formelle et une sorte de *Wissenschaftslehre*; ensuite, la question à savoir pourquoi il a jeté son dévolu sur la *Vernunftlehre* de Meyer comme manuel de base. Ces deux problèmes ont un *Hintergrund* tout différent. Kant relève dans la *Kritik der reinen Vernunft* que la logique n'a guère fait de progrès depuis les temps d'Aristote.⁵⁴ Il n'a pas complètement tort. Néanmoins, dans la *Nachricht*, il fait preuve de plus de circonspection en distinguant deux logiques indépendantes. La première renferme les préceptes et les maximes généraux en vue de l'usage de la pensée saine et correcte, que nous sommes convenus d'appeler la logique formelle; et une deuxième, qui développe les règles de pensée propres à la construction de la science en général et des sciences particulières, y compris la *Weltweisheit* ou la philosophie. On l'appelle quelquefois la logique matérielle ou la méthodologie. La première logique, dit-il, est une sorte de quarantaine pour toute pensée vulgaire ou scientifique, probablement en souvenir de la *Medecina mentis* de W. von Tschirnhausen dont il est quelquefois question dans les *Reflexionen zur Logik*.⁵⁵ L'autre est l'*Organon* de la science proprement dite. La première précède l'enseignement de la science et de la philosophie; l'autre la suit.⁵⁶ Il se bornera dans son cours de logique à exposer la première logique, la logique formelle.⁵⁷ Celle-ci administre l'emploi correct de la pensée naturelle, non corrompue, du bon sens comme il l'exprime souvent dans ses *Reflexionen* sur la logique à la suite de Descartes.⁵⁸ Le repliement de la pensée sur elle-même et ses activités: le concept, le jugement et le raisonnement, doit se faire avant que la pensée ne s'aventure dans n'importe quel domaine de la philosophie. On pourrait poser ici la question si, contrairement à une tradition solidement établie, la logique formelle fait partie du *corpus* réel de la philosophie ou en est indépendante. La question a été soulevée à propos d'Aristote, sans recevoir de solution

54. Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, t. III, p. 7.

55. Entre autres, Kant, *Reflexionen zur Logik*, t. XVI, p. 12 (*Refl.* 1573) et p. 46 (*Refl.* 1629).

56. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 310.

57. Kant, *Nachricht*, t. II, pp. 310-311.

58. Descartes, *Discours de la Méthode*, t. VI, p. 1.

franche et définitive.⁵⁹ W. Jaeger l'a rejetée hors du *corpus*. Mais on ne peut plus discuter le cas de Descartes, car lorsque celui-ci construit son plan d'études dans la préface de la traduction française de ses *Principia Philosophiae*,⁶⁰ il ne réserve pas la moindre place à la logique et aux mathématiques.⁶¹ Nous pensons que cet oubli ne s'explique qu'à condition de ne pas y voir un oubli ou une inadvertance, mais un écartement systématique et voulu. Logique et mathématiques avaient à ses yeux le caractère de disciplines instrumentales.⁶² Nous préférons parler aujourd'hui de sciences auxiliaires. Je m'expliquerais sous peu plus complètement sur ce petit problème cartésien. En attendant, je ne puis que faire observer comment nous acceptons ce verdict cartésien sans trop de scrupules pour la logique, mais nous ne l'acceptons pas sans éprouver de fortes résistances pour les mathématiques. Le cas est d'autant plus embarrassant qu'il se présente chez un maître ès mathématiques incontestable. Pour Kant, précéder la philosophie ne veut pas dire ne pas en faire partie. *Logik ist selbst Philosophie*, dit-il dans la *Reflexio* 1567⁶³ et dans la *Reflexio* 1579⁶⁴ elle en est une partie. Je ne crois pas que la définition comme propédeutique⁶⁵ doive nous obliger *eo ipso* de la rejeter hors de la philosophie proprement dite.

L'autre logique qui n'a pas de nom dans la *Nachricht*, est une critique de la science et lui sert d'*organon*.⁶⁶ Elle se dédouble à son tour en critique méthodologique générale, c'est-à-dire, applicable à toute connaissance scientifique, et en méthodologie spéciale, c'est-à-dire, propre à une science ou discipline déterminée. Ce que Kant nous en dit dans notre passage a trait à la méthodologie spéciale. La méthodologie générale destinée à distinguer la connaissance scientifique de la connaissance commune ou vulgaire, pourrait à la rigueur trouver sa place dans la logique formelle; cette pratique s'est généralisée depuis lors, puisqu'elle anticipe l'enseignement de n'importe quelle discipline scientifique.⁶⁷ Mais la logique ou la méthodologie spéciale ne peut être un objet d'étude qu'après avoir achevé la construction et l'exposition de la discipline en question, étant donné qu'elle n'est rien d'autre qu'un retour réflexif sur les procédés qui y ont présidé. La logique est

59. Par exemple, W. Jaeger et d'autres rejettent la logique hors de la philosophie.

60. Descartes, *Oeuvres*, t. VI, pp. 13-14.

61. Voir mon étude *Plans d'Études au XVII^e siècle*, t. I: *Le Plan de Descartes*, Pretoria, 1962, pp. 39-44.

62. Meier définit d'ailleurs *expressis verbis* la *Vernunftlehre* comme *philosophia instrumentalis*. Cf. Kant, t. XVI, p. 5.

63. Kant, *Reflexion zur Logik*, t. XVI, p. 6.

64. Kant, *Reflexion zur Logik*, t. XVI, p. 21.

65. Cf. Kant, *Logik*, t. IX, p. 13; *Reflexion zur Logik*, t. XVI, pp. 28 et 29 (Refl. 1594 et 1596).

66. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 310 et dans de nombreuses *Reflexionen*.

67. Kant, *Logik*, t. IX, p. 13.

toujours l'agent de contrôle de l'exercice d'une pensée dans le but de rectifier ses défauts. Or, cela suppose nécessairement que l'on ait devant soi la discipline toute faite, car celle-ci est l'exemplification plus ou moins parfaite de la méthode et des principes qu'elle suppose avoir mis en oeuvre. Nous avons vu que, pour cette raison, Kant rejette la critique et la méthodologie de la métaphysique dans un chapitre final de cette discipline elle-même. Notre passage fut l'objet de nombreux commentaires dans les *Reflexionen zur Logik*, correspondantes aux préambules de la *Vernunftlehre* de Meier. Cette exposition de Kant n'a qu'une seule raison d'être, notamment, celle de limiter son enseignement à la logique formelle, propédeutique. Si je ne me trompe, notre paragraphe consacré à la logique constitue la partie la moins travaillée de la *Nachricht*. Nous avons déjà fait notre profit de sa référence à la structure interne de la métaphysique. Et le passage qui reporte la logique bipolaire à un chapitre final de la philosophie toute entière, nous permettrait de nous y référer pour justifier une *Kritik der reinen Vernunft* et dans celle-ci la *Methodologie der reinen Vernunft*, si Kant n'allait pas renverser cet ordre plus tard, du moins dans les rapports entre la critique et la métaphysique.⁶⁸ Notre passage n'a que très peu de rapports directs avec la partie générale de la *Nachricht*.

Kant soulève un deuxième problème. Se tournant vers la logique formelle, il a l'intention de prendre la (petite) *Vernunftlehre* de G. F. Meier comme texte de base.⁶⁹ Meier avait publié presque au même moment la (grande) *Vernunftlehre* que Kant avait suivi jusqu'à présent. S'il l'échange maintenant contre l'*Auszug*, il le fait de propos délibéré et doit avoir eu des motifs pour le faire. Il choisit le *compendium* pour les mêmes raisons que Meier l'avait publié, notamment, parce qu'un enseignement propédeutique ne permettait guère de faire plus.⁷⁰ Comme il exista un grand nombre de manuels de logique à l'époque où il avait à faire son choix, nous avons à nous poser la question pourquoi Meier a été l' élu. Kant tenait la logique de Wolf pour la meilleure. Celle-ci fit l'objet d'une rédaction écourtée par Baumgarten et le commentaire de Meier se base sur cette réduction.⁷¹ A la base du choix de Kant se place donc la question de l'opportunité académique plutôt que la valeur réelle ou imaginaire de ce manuel.

Etait-ce la seule raison pour jeter son dévolu sur une réduction de Baumgarten, qui était déjà un raccourci de Wolf? Nullement, et Kant nous en fournit trois autres: (a) parce que Meier est attentif aux *Grenzen der jetzt gedachten Absichten*, (b) parce qu'il envisage tout exercice de l'entendement vulgaire mais sain tant dans la

68. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 310, 1.28 sq.

69. G. F. Meier: *Auszug aus der Vernunftlehre*, Halle, 1752.

70. Kant, *Reflexionen zur Logik*, t. XVI, p. 4 (la préface de Meier).

71. Kant, *Logik*, t. IX, p. 26.

vie spéculative que dans la vie active et publique, (c) parce qu'il permet de rapprocher la logique et l'esthétique.⁷² Cet essai de justifier le choix d'un texte logique nous déroute à juste titre, parce qu'il n'a rien de proprement logique. Nous nous attendions au contraire à voir apparaître, pour expliquer le choix des considérations méthodologiques analogues à celles de la partie générale de la *Nachricht* et sur lesquelles Kant venait d'aligner la métaphysique. Le contenu du cours de Meier, conservé plus ou moins fidèlement dans la *Logik* publiée par Jäsche, nous explique que d'autres considérations ont entraîné Kant dans son choix.

Cependant, gardons nous d'exagérer. La réforme kantienne de la pédagogie philosophique a pesé sans doute sur le choix de Kant, car, comparé à l'ordre d'un manuel scolastique, il est évident que celui de Meier rencontre bien mieux les tendances pédagogiques générales développées plus haut. Nous reconnaissons aisément le contenu du manuel classique de logique à partir de la section 8 de la première partie et dans la seconde partie. Les sections 1 à 7 et la dernière partie n'ont pas la même classicité, quoiqu'elles ne sont pas des inconnus pour les logiques du XVIIIe et du XIXe siècle. Meier a aligné toutes les questions pendantes par rapport à la connaissance scientifique dans un ordre parfait avec le souci évident d'être complet et avec un luxe de prises de position (wolfiennes) sous formes de définitions plus ou moins heureuses. Je n'oserai pas décider si Kant aurait pu lui décerner le certificat de richesse et de précision dont il a gratifié Baumgarten à propos de la métaphysique. Toujours est-il que cette masse de définitions, de formules descriptives et d'exemples fut à même de provoquer le sens critique de Kant. Ses paragraphes relèvent à peu près toutes les propriétés dont le XVIIIe siècle, c'est-à-dire, une *Aufklärung* mitigée, dotait la connaissance scientifique, la science comme corps constitué, la méthode, etc. Il faut reconnaître que cette forme d'exposition rendit à Kant la tâche aisée. Il pouvait à tout instant en accommoder les paragraphes courts et succincts à ses propres vues sur la matière sans déranger le moins du monde l'ensemble de l'exposition. Les *Reflexionen zur Logik* montrent d'ailleurs qu'il ne s'est pas fait faute de rectifier les opinions du manuel jusqu'à ce qu'une certaine harmonie s'établisse entre l'opinion wolfienne et ses vues déjà plus critiques.

L'*Auszug* de Meier avait le sens d'une propédeutique et était conçu pour être cela et pour n'être que cela. C'est peut-être la raison décisive pour laquelle l'*Auszug* remplaça dorénavant la *Vernunftlehre* plus dense et plus technique. Nous avons vu que la première partie de la *Nachricht* dessine une réforme générale de la pédagogie académique⁷³ avant de se tourner résolument vers

72. Kant, *Nachricht* t. II, p. 311 supra.

73. Kant, *Nachricht*, t. II, pp. 305-306.

ses applications à la philosophie. Cette réforme consiste en somme dans une réforme de la connaissance scientifique. Naturellement la *Nachricht*, comme tous les prospectus de *Privatdozente* poursuit *in petto* un but de propagande. Or la logique traitée comme une propédeutique représente une initiation qui n'est pas nécessairement destinée à la philosophie seulement. Elle fait partie de ce *Studium generale* dont toutes les disciplines et leur enseignement sont redevables. Dès lors, un cours de logique peut s'adresser en principe à l'ensemble de la population universitaire, quelque soit le genre d'études que l'on entreprenne. D'ailleurs, le manuel de Meier n'a pas le caractère de technicité qui fait de la logique une discipline ésotérique, réservée aux seuls spécialistes. Ne voit-on pas comment Kant, au delà du texte de Meier, saisit l'occasion d'orienter la logique vers la fixation, la conduite et la rectification du sens commun — le fameux bon sens — dont ses lectures anglaises lui avaient montré l'importance et qu'il avait rencontré déjà sous la plume de Descartes.⁷⁴ La logique est une critique et une déontologie de ce bon sens, coïncé entre l'ignorance, la confusion et la science.⁷⁵ Elever le connaître et le savoir du sens commun jusqu'à la découverte des conditions de la connaissance scientifique, tel me paraît être le sens de *Kritik* et de *Vorschrift*, les deux objets de notre logique propédeutique. Il suffit de parcourir la table de matières pour s'apercevoir comment le manuel de Meier se prêtait à cette pédagogie du bon sens et de la connaissance vulgaire pour satisfaire les réquisitions d'une connaissance scientifique. Et pour s'apercevoir encore que ce programme s'adresse à tous ceux qui briguent n'importe quelle éducation scientifique et qui peuvent mettre à profit les enseignements d'un ordre propédeutique général. Je me demande sérieusement — il est évidemment impossible de le prouver par des textes — si Kant ne fut pas conduit par l'arrière-pensée de s'adresser pour cette initiation à la critique scientifique au public académique tout entier, sans avoir en vue spécialement le public restreint qui envisage une étude spécialisée en philosophie. Kant a porté son choix sur Meier parce que celui-ci se borne aux *jetzt gedachten Absichten*. Ces *Absichten* ne peuvent être autre chose que les limites tracées à une logique formelle: selon lui le manuel de Meier s'y accomodait. Son choix seul le prouve.

Au surplus, la manière dont Kant justifie sa préférence pour l'*Auszug* de Meier respire nettement les tendances de l'*Aufklärung*. A ce sujet, je dois intercaler ici une remarque préalable. On a pris l'habitude d'opposer le wolfianisme à l'*Aufklärung* comme si nous avions en lui l'opposition d'un esprit réactionnaire et d'une tradition périmée contre l'esprit progressiste nouveau. Rien n'est plus faux cependant. Wolf et le mouvement rationaliste de Halle constituent en réalité, comme je l'ai déjà fait remarquer en passant,

74. Cf. la note 58.

75. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 310, 1.7 sq.

la forme supérieure de l'*Aufklärung* allemande. Elle est plus modérée, plus respectueuse et plus soucieuse des traditions, des pouvoirs et des idéologies existantes que l'*Aufklärung* franco-britannique et beaucoup moins subversive que sa partenaire. C'est pourquoi cette *Aufklärung* a pu se saisir de l'université, alors que sa consœur française et anglaise dut se résigner à l'action publique. Pour la même raison l'*Aufklärung* allemande a été beaucoup plus systématique que l'autre. C'est pourquoi l'évolution de Kant présente très peu le caractère révolutionnaire qu'on lui a prêté si généreusement, et qu'elle nous donne l'impression d'être un *modus vivendi* avec la philosophie régnante plutôt qu'une rupture violente avec elle. Et lorsque les tendances de l'*Aufklärung* vont traverser ici la pédagogie kantienne, il n'est pas besoin d'y voir autre chose que ce même jeu du *modus vivendi* qui s'élabore lentement.

La première recommandation de Kant en faveur de Meier concerne ses aptitudes formatives. Le manuel de Meier peut servir de base — avec les corrections qui s'imposent — à la culture des activités intellectuelles supérieures. Encore une fois, il suffit de consulter la table de matières pour voir que Meier ne néglige aucun aspect ni aucun problème qui se présente dans le cadre de la connaissance scientifique. La critique de nos facultés cognitives dans leur exercice savant provoque chez le lecteur une action émancipatrice qui contribue puissamment et efficacement à la création d'un niveau de culture supérieur. En second lieu, l'ensemble de la matière exposée par Meier assure l'équipement intellectuel de l'homme en vue de la vie active individuelle et publique. Kant songe sans doute aux futurs occupants de fonctions publiques, de même qu'au comportement privé d'une classe d'hommes cultivés, mais il n'est pas exclu qu'il ait en vue en même temps l'acquisition de conceptions socio-politiques plus en rapport avec l'esprit du temps. À tous les moments de son existence la politique a joué un rôle important dans la vie de Kant et il n'est pas impossible qu'un bagage d'idées claires et de facultés critiquement éduquées ne lui aient apparu comme l'équipement intellectuel indispensable à une population avisée et éclairée en matière politique. La vieille fonction de la philosophie dans la Grèce classique remonte à l'horizon.

En troisième lieu, Kant découvre chez Meier encore un avantage, notamment la possibilité d'engager une critique générale de la raison à travers la critique de son emploi. L'avantage consiste à cultiver des esprits critiques, but universel que nous avons déjà rencontré dans la pédagogie générale et qui fut sûrement un des thèmes favoris de l'*Aufklärung* européenne. Toute l'œuvre d'émancipation dépend de la généralisation de l'esprit critique parmi la bourgeoisie. La libération de l'esprit et des esprits est à ce prix. Enfin, le dernier avantage dont le rapport avec l'ambiance spirituelle de l'*Aufklärung* éclate manifestement consiste dans la con-

duction de l'esprit critique à une critique du goût. La logique permet en conséquence de déterminer les conditions d'une esthétique. Ici je puis me référer sans plus à l'ouvrage: *Kant. Dall'Estetica metafisica all'estetica psicoempirica* de G. Tonelli,⁷⁶ qui nous a montré l'interdépendance de l'évolution de la logique et de l'évolution des idées esthétiques de Kant, de même que l'action décisive de l'*Aufklärung* anglaise sur cette évolution. Je ne pourrais que le répéter.

A cet endroit se pose un problème qui n'en était pas un au moment où Kant rédigeait son prospectus, mais qui en est devenu un dans la suite, lorsque la *Kritik der reinen Vernunft* allait poser à son tour la question du purisme logique. Je veux bien admettre que cette question ne toucha le problème critique que de biais, mais, puisque Kant a pris nettement position, on ne peut pas le passer sous silence.⁷⁷ Qu'entendons nous par là? Nous ne pouvons mieux faire pour y répondre que de nous adresser à la Préface de la *Kritik der reinen Vernunft* dans la seconde édition de 1787. Cette préface débute par la déclaration bien connue de Kant que la logique n'a pas fait de progrès réels depuis le temps d'Aristote.⁷⁸ Et Kant y ajoute: on ne peut appeler progrès cette habitude moderne d'étouffer la logique sous des *parerga* venus de la grammaire, de la psychologie, et de la métaphysique qui dénaturent la logique plutôt qu'ils ne la font progresser. Il y ajoute dans la *Logik* où il revient sur la question, des *parerga* d'ordre esthétique.⁷⁹ C'est-à-dire, Kant se range résolument du côté du purisme logique qui entend limiter strictement cette discipline à l'étude des règles formelles de la pensée, écartant par le fait même toutes les questions qui se rapportent aux facultés de connaître, à l'origine et la nature des connaissances, à leur expression linguistique, aux questions esthétiques, etc. etc. qui n'ont rien de commun avec la législation formelle de la pensée qui, elle, ne concerne que la correction et la vérité.

Assurément, Kant n'a pas inventé l'idéal de ce purisme logique. Il lui est venu tout droit de l'école cartésienne. L'*Oratio II* de Geulincx peut passer à la rigueur pour sa manifestation classique,⁸⁰ malgré le *Second Discours* qu'Arnauld et Nicole, deux chefs de file du jansénisme parisien, ont ajouté à l'*Art de penser* (mieux connu sous le nom de *Logique de Port Royal*) à partir de la seconde édition de ce manuel de logique d'inspiration cartésienne.⁸¹

76. Torino, s.d.

77. Une étude sur ce problème va paraître sous peu sous le titre: *Logica genuina ou le purisme logique. Kant et Geulincx*.

78. *Kritik der reinen Vernunft*, t. III, pp. 7-8.

79. *Logik*, t. IX, p. 14.

80. *Oratio II, Opera philosophica*, ed. Land, t. I, pp. 11-66.

81. A. Arnauld-P. Nicole: *L'Art de penser*, Paris 1662. Je ne dispose que de la septième édition, Paris 1738. Cf. pp. 11-29.

Ce que Geulinx reproche à la logique scolastique de son temps, Kant le reproche à la logique du XVIII^e siècle. Mais la *Nachricht* prouve que Kant n'a pas toujours été du même avis. Ce qu'il condamne dans la logique soi-disant moderne dans la *Kritik*, il l'appelle ici en quelque sorte au secours pour justifier son choix de l'*Auszug* de Meier comme manuel de base. Les motifs allégués dans le prospectus contredisent d'un bout à l'autre l'idéal futur de la *Critique*. Kant s'est donc converti au purisme logique lors de la difficile élaboration de la *Critique*. Il n'existe aucune trace d'une *logica genuina* dans toute son oeuvre d'avant 1770. Il doit l'avoir découvert sans que nous sommes en mesure d'en déterminer le moment et le comment. De toutes manières, il subsiste un hiatus entre l'attitude précritique de la *Nachricht* et l'attitude critique ultérieure. Il ne manque cependant pas de piquant d'observer que Kant a continué bel et bien à traiter la logique à l'ancienne manière, après que la *Critique* l'eut condamnée, et nous pouvons en conclure, je pense, qui ni dans l'un ni dans l'autre cas, le purisme ne constituait pas un problème majeur pour l'auteur de la *Critique*.

Disons, par conséquent, en guise de conclusion, que, contrairement à ce que Kant poursuit à propos de la métaphysique, notamment de corriger et d'approfondir la présentation de la métaphysique, et l'approfondissement de l'intelligence de celle-ci par une nouvelle approche méthodologique, dans la logique il tend avant tout à élargir l'horizon intellectuel d'un large public moins intéressé à la technicité logique qu'à l'acquisition de vues sur le conditionnement de la connaissance, de l'exposition ou de la rédaction scientifiques. Rien de plus naturel que de rencontrer à tout instant dans les *Reflexionen zur Logik* des intrusions de la réforme pédagogique, mais, malgré tout, il est indéniable que la logique tombe quelque peu hors du programme du travail scientifique, auquel la *Nachricht* voulut nous convertir.

L'Éthique: les Anglais et J. J. Rousseau

Les deux paragraphes consacrés à l'éthique soulèvent de sérieux problèmes, non pas précisément dans ce qu'ils expriment, mais avant tout dans l'interprétation exacte qu'ils demandent à la lumière des conceptions de Kant sur l'éthique depuis 1762, depuis le *Preisschrift* et les *Beobachtungen über das Schöne und das Erhabene*. Car la *Nachricht* n'en retire ni n'y ajoute rien. Elle confirme et annonce simplement comment les certitudes nouvellement acquises et les hésitations toujours subsistantes ne manquent pas d'avoir leurs répercussions sur le cours de son enseignement. Commençons par attirer l'attention sur le double parallélisme de notre numéro 3 avec le traitement des sections précédentes. Tout d'abord, la construction de l'éthique est identique à celle de la métaphysique et de la logique: un paragraphe justificatif précède ici comme là l'exposé de la direction que va prendre son enseignement. Ensuite, cette direction dépend maintenant comme ci-devant de la préparation de l'oeuvre de la raison par une enquête empirique qui sert de base aux raisonnements métaphysique, logique et éthique. La physique et la psychologie empirique prêtaient leur concours à la métaphysique; la nature de l'homme *telle qu'elle est* prêterait un égal concours à la morale dans ses recherches sur *ce qu'elle doit être*.⁸²

Cependant, la morale se présente dans le premier paragraphe d'une manière opposée à celle de la métaphysique. Dans celle-ci, le vrai n'est établi que par la raison, et préalablement au travail de la raison, il n'est défini par aucun patron. Dans l'ordre moral règne la situation inverse. Certes, la morale a pour but de justifier rationnellement le fondement formel du phénomène d'obligation (ce qui doit se faire et ce qui ne peut pas se faire), ce que Kant appelle dans notre paragraphe justificatif la *Sittliche Rechtmässigkeit*,⁸³ et de justifier par là la distinction (matérielle) entre le bien et le mal. Métaphysique et morale, chacune dans son ordre, ne diffèrent donc pas dans le but dernier de l'enquête philosophique. Mais, s'il n'existe pas de "vrai" avant que la philosophie ait fait son oeuvre de justification rationnelle (métaphysique), il existe un bien et un mal préalables à cette oeuvre rationnelle, justificative de l'éthique, puisqu'il existe en nous un sentiment irréductible, immédiatement évident, qui n'a aucun rapport avec la connaissance proprement dite, mais qui distingue néanmoins invinciblement le bien du mal et décide tout aussi invinciblement de la rectitude matérielle de nos jugements moraux.⁸⁴

82. Kant, *Nachricht*, t. II, pp. 311-312.

83. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, l.15.

84. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, l.13-18.

Il s'en suit que les principaux buts de l'éthique se décident bien avant l'exercice de la raison à leur égard et que l'éthique n'a pas pour objet d'établir le bien et le mal, mais, au contraire, à lui trouver après coup un fondement ou une justification rationnelle. Le danger inhérent à cet état de choses est évident. Au lieu de s'arrêter aux fondements vraiment rationnels de jugements moraux, on peut être tenté de chercher ces fondements ailleurs, tout en les présentant comme émanant de la raison. A quelles déviations Kant songe-t-il? Probablement à des fondements d'ordre social. Déjà dans le *Preisschrift* il avait rencontré et recusé le fondement social. Celui-ci prend ordinairement la forme d'un appel aux conséquences résultant soit d'une négation de l'obligation morale (ou de l'absence de morale) soit de la distinction du bien et du mal basée sur l'efficacité individuelle ou sociale de l'un et l'inefficacité individuelle ou sociale de l'autre qui en résultent. L'efficacité, la *Tüchtigkeit* n'est pas un fondement rationnel, tout au plus une recommandation ultérieure purement pragmatique et l'appel à une utilité même supérieure n'est jamais identique à une justification rationnelle. Il peut y avoir donc, dit-il, quantité de moralistes, mais peu de *Moralphilosophen*.⁸⁵ La philosophie est toujours une oeuvre de raison, tandis que le moraliste est libre de prendre son bien où il veut et d'en appeler à des considérations extrinsèques au traitement rationnel du phénomène moral.

Il se pose une question très grave pour l'évaluation morale de Kant à cette époque: Que faut-il entendre par le *sentiment* auquel il semble octroyer la qualité d'être une justification suffisante pour l'obligation morale ainsi que pour le pouvoir de distinguer le bien du mal?⁸⁶ En passant au second paragraphe, c'est-à-dire à l'annonce du cours de morale proprement dit, il cite trois Anglais: Shaftesbury, Hutcheson et Hume comme les inspirateurs de sa réflexion morale. Si nous avons à exposer l'évolution de la morale kantienne (une évolution où il n'y aurait pas de période dogmatique), nous aurions à expliquer le résidu philosophique du conflit qui se joue à l'intérieur de son esprit entre des convictions de nature peu homogène: entre des convictions piétistes jamais abjurées, le rationalisme wolfien ou le rationalisme de l'*Aufklärung* allemande, les tendances de l'*Enlightenment* anglais et enfin les idées de J. J. Rousseau. Le *Preisschrift* de 1764 nous offre un équilibre encore très instable entre ces divers éléments que l'on pourrait appeler en les résumant la raison, le sentiment et la nature humaine. Il ne semble pas que la *Nachricht* dépasse ce stade hésitant ou qu'il ajoute beaucoup de neuf à l'état de choses que le *Preisschrift* venait d'établir en 1764. Elle fait plutôt le point. Son originalité dépend de ce qu'elle montre (a) que la réforme pédagogique s'étend aussi à l'éthique, (b) que la même

85. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, 1.21-23.

86. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, 1.16.

réforme porte Kant à introduire l'idéologie de l'*Aufklärung* dans l'enseignement, étant donné que la réaction contre le rationalisme dogmatique, que l'appel aux réalités concrètes de l'observation et que la *Bildung* émancipatrice de l'humanité qu'elle poursuit se soustiennent tous dans l'essai de retournement méthodologique qu'il imprime à la philosophie générale en ce moment, (c) que, tout en prenant l'éthique de Baumgarten comme texte de base, il fera amplement usage des libertés garanties par le régime dans l'emploi à faire d'un pareil texte.

Le second paragraphe révèle, assez vaguement il est vrai, dans quel sens Baumgarten sera corrigé. Nous avons pu distinguer une première partie⁸⁷ qui confirme le premier paragraphe en ce sens que Kant s'adressera aux moralismes anglais responsables du *sentiment* comme dernière donnée morale évidente par elle-même. Dans le reste du paragraphe, nous sommes avertis que la correction dont la thèse anglaise du *Moral Sense* a besoin, doit être cherchée du côté de la nature humaine, où nous avons à distinguer, encore qu'il ne soit pas nommé, l'introduction de Rousseau dans son enseignement académique. Kant peut donc conclure en toute vérité qu'une pareille enquête éthique corrige les conceptions traditionnelles par des découvertes contemporaines que les Anciens ont ignorées. Je crois que le terme "Anciens" s'adresse ici non seulement aux Grecs, mais aussi à la Scolastique occidentale et peut-être même à la nouvelle Scolastique de Wolf.

Certes, Shaftesbury, Hutcheson et Hume possèdent chacun leur originalité propre, mais leur tendance générale est suffisamment convergente pour que Kant ait pu en faire une seule source d'inspiration. Tous les trois localisent le fondement dernier de la moralité dans une espèce de sens moral inné, aperçu dans une intuition originale irréductible avec toute la puissance contraignante que l'on doit attendre d'un pareil fondement. On dirait à première vue une sorte de faculté de juger morale placée à côté des sens, de l'entendement et de la raison. En adoptant à leur instigation le "sentiment" comme fondement moral préalable à tout exercice rationnel, Kant ne va pas aussi loin que ses modèles et se montre beaucoup plus réservé; au lieu de s'en tenir à eux, il semble plutôt les utiliser que les adopter. Tout d'abord, il ne voit pas dans le sentiment moral — la traduction littérale du *Moral Sense* d'Hutcheson — la faculté permettant de distinguer le bien et le mal, mais au contraire une donnée morale originelle, inanalysable.

Dans quel sens? Le jugement moral s'énonce sous la forme d'une obligation ou nécessité particulière de faire ou d'éviter de faire une chose. C'est la dernière donnée dans l'ordre de nos actions. Nous la constatons sans pouvoir la démontrer sur la foi de prémisses antécédentes. C'est une donnée irréductible. Le

87. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, pp. 24-29.

fondement formel de l'obligation morale consiste dans l'impératif d'agir le plus "parfaitement" possible et d'éviter de faire ce qui nous en empêche (le fondement rationaliste de Wolf, la perfection). Il rentre donc dans l'enquête concernant les derniers fondements de la morale. Comme principe purement formel, un tel fondement est matériellement vide. Il lui faut un contenu matériel. Le contenu est le bien et le mal. Or, ce qui est bien ou mal ne résulte pas d'une déduction rationnelle, mais constitue l'objet d'une distinction immédiate ayant la même nature que l'immédiateté d'un sentiment, nous disant quelles actions sont bonnes et quelles autres sont mauvaises.

Un tel sentiment serait acceptable, s'il s'imposait avec une évidence absolue et se révélerait infaillible. Possède-t-il ces caractères qui élimineraient tout aussitôt la raison des derniers retranchements de la morale? Kant ne le pense pas plus que nous. Il n'adopte donc pas sans réserves la position anglaise. Elle est *unvollendet* et *mangelhaft* malgré leurs louables efforts d'avancer le plus loin possible dans la recherche des derniers fondements de la moralité,⁸⁸ et il se propose de combler ce qui leur manque: la précision pour neutraliser le *mangelhaftes*, l'*Ergänzung* pour remédier au caractère inachevé et incomplet de leur position. Je ne crois pas que nous soyons en mesure de déterminer exactement quels genres de précision Kant a en vue, faute de savoir de quels défauts concrets il accusait les Anglais, mais nous sommes informés comment il envisageait ce travail d'achèvement.

L'appel à un sentiment immédiat s'avère trop fragile pour porter à lui seul tout le poids d'une enquête morale complète. Un tel irrationnel existe *de facto* sans aucun doute. Existe-t-il aussi *de jure*? Les Anglais répondent que oui. Kant est plus réservé. Il répond que non, mais il répond par un non qui laisse son existence intacte. L'appel au sentiment moral immédiat postule en effet un autre appel, notamment, l'appel à la nature humaine. Il prend comme textes de base les deux traités de Baumgarten: la morale générale (la *Praktische Weltweisheit*) et la *Tugendlehre* (la discussion des vertus et des vices).⁸⁹ L'achèvement de la doctrine anglaise par l'examen de la nature humaine se limite à la *Tugendlehre*. Devons nous en conclure qu'il adoptait ou n'adoptait pas la doctrine anglaise ou le *Moral Sense* pour le fondement suffisant de la morale générale? En réalité le problème ne se pose pas. L'obligation morale, c'est-à-dire, le fait moral absolument premier, antérieur à tout fondement formel et matériel de moralité, est un indémontrable et un irréductible s'imposant à nous d'une manière immédiate.⁹⁰ Les moralistes n'auraient pas manqué

88. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, 1.25-27.

89. A. Baumgarten: *Initia philosophica practica ethicae*, Halle, 1760 et *Ethica philosophica*, Halle, 1740 (3e éd. 1763).

90. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, 1.29-30.

d'invoquer comme fondement pour sa justification un *Moral Sense*-faculté. Dans le premier paragraphe⁹¹ le sentiment s'étend aussi bien au jugement général sur la légitimité morale qu'à la distinction des bonnes et mauvaises actions. A moins que ce soit ici que le fondement anglais s'avérât défectueux (*mangelhaft*), chose que nous ne savons pas décider. Kant a dû étendre l'acquiescement donné aux essais anglais à toute la morale. Dans ces conditions, il limite l'extension qu'il a en vue pour les compléter à la *Tugendlehre* ou la détermination des vertus et des vices concrets. Que la qualification bonne et mauvaise de nos actions nous soit immédiatement donnée par une espèce d'intuition immédiate peut être vrai *de facto*, mais que cette intuition soit absolument infaillible demande malgré tout une justification et une enquête *ad hoc*.

La valeur d'une telle distinction immédiate du bien et du mal dépend d'une connaissance de la nature humaine. Or, cela n'est pas une affaire de sentiments, mais de connaissance. Et comme il s'agit de la connaissance d'un réel, elle se réalise en deux échelons : il faut partir en premier lieu de ce que la nature humaine tient effectivement pour bien et mal (*was geschieht*) et ensuite examiner ce que la nature humaine doit tenir pour bien et mal (*was geschehen soll*). Le premier échelon relève de l'anthropologie. Kant l'avait mise fortement à contribution dans les *Beobachtungen* qui datent de la même époque et qui feront plus tard l'objet d'un cours *ad hoc* spécialement organisé. Cela est conforme à la réforme générale développée dans la première partie de la *Nachricht* et du programme de la métaphysique. L'anthropologie est pour la morale ce que la physique et la psychologie empirique sont pour la métaphysique. Elle fournit à la morale la base réelle, empirique. C'est ce que Kant appelle la réflexion "historique".

La réflexion philosophique est toute autre, parce que je ne puis pas déduire ce qui *doit* être de ce qui est. Lorsqu'on dit que la nature humaine rend compte de ce que les hommes tiennent pour bien et pour mal, cette nature humaine elle-même n'a d'abord pas de valeur supérieure. En fait, les hommes en jugent différemment et il s'ensuit que la nature humaine ne peut être qu'une référence bien relative, parce que, essentiellement, variable. C'est pour cette raison d'ailleurs que la philosophie n'a jamais reconnu cela pour la vraie nature humaine, car celle-ci est constante et permanente; elle doit l'être pour pouvoir donner au bien et au mal la stabilité et l'absoluité exigées par le caractère d'obligation que la réflexion morale y attache. Or, cette nature permanente doit être une nature donnée dans la création. Kant entend par là à mon avis qu'il faut prendre la nature humaine dans son *status nascendi*, comme elle a été créée dans la *weiser Einfalt* de son origine absolue et non dans les variations dont elle a fait montre dans son développement ultérieur au cours de l'histoire. Il s'agit

91. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 311, 1.13-16.

donc d'une nature idéale physique et morale dont on doit se faire une représentation, même si la nature humaine connue *ex datis* s'en écarte souvent. Cette dernière nature humaine seule est apte à donner l'absoluité du *devoir être* à ce qui est et juger le *ce qui est*.

Les expressions de Kant même révèlent que la personne responsable de ces derniers développements est Rousseau, bien qu'il ne soit pas nommément cité. Cependant, nous ne pouvons pas ne pas remarquer que le raisonnement de Kant n'a de valeur que lorsqu'on établit une nuance entre la conception de Kant et de Rousseau à propos de la primitivité de cette nature humaine. En effet, la distinction faite par Rousseau entre la nature humaine à l'état primitif et à l'état de culture ne rendrait pas complètement l'idée de Kant. Malgré son caractère de concept de travail, l'homme primitif de Kant n'est pas tout à fait adéquat à celui de Rousseau. Pour ce dernier, il représente une étape historique. Pour Kant au contraire, il représente la nature humaine déterminée par la création en ce qu'elle doit être. Elle est donc synonyme de l'essence ontologique de l'homme et celle-là est déterminée par la raison. Et voilà la *philosophische Erwägung* de l'homme que Kant essaie de déduire de l'*historische Erwägung*. Nous sommes donc devant la méthode qu'il venait d'inaugurer en métaphysique. En métaphysique, l'être n'est pas posé dans des concepts dont on déduit synthétiquement les propriétés ontologiques; en morale, la nature humaine n'est pas donnée dans un concept dont les propriétés morales découlent par voie de simple déduction: l'état de fait de l'être et de l'homme conduit la raison à déterminer ce que l'un et l'autre doivent être. La démarche inductive dirige par conséquent l'esprit dans le domaine du connaître comme dans le domaine de l'agir. D'ailleurs, dans la *Nachricht*, la force contraignante du rationalisme se dresse contre le point de vue des Anglais. De même, plusieurs notes dans les *Anmerkungen zur Beobachtungen* font entrevoir un Kant hésitant à propos de Rousseau et disposé à examiner froidement le sens et la portée de sa nature humaine. Il n'y est plus question de fonder la moralité sur le sentiment, mais sur la raison, au point même qu'il est difficile de se faire une opinion bien claire et homogène sur la base de ces notes et les enseignements de la *Nachricht*. D'ailleurs la datation de ces notes reste encore incertaine. Mais, en somme, cela même n'est pas décisif. Les *Träume eines Geistersehers* ont été rédigés conjointement avec la *Nachricht* sans que celle-ci n'en garde ni le sens ni l'ambiance ni les originalités.

Nous pouvons donc conclure à l'homogénéité d'inspiration de la nouvelle présentation de ses cours philosophiques. La tendance générale consiste à asseoir les disciplines rationnelles sur des vues empiriques et concrètes, afin de leur donner le caractère de réalité qui lui fait défaut, lorsque le rationalisme les traite *more mathematico*. En ce sens, on pourrait parler de période empirique, mais

dans ce sens seulement. Le développement de l'éthique confirme donc les orientations pédagogiques de Kant dans d'autres domaines. Ces orientations semblent être la suite d'un rapprochement de l'*Aufklärung* franco-anglaise, mais aussi des réactions que le rationalisme lui opposa. Bientôt, une réévaluation de la philosophie toute entière sortira de cette confrontation générale avec les idées courantes. L'incorruptible newtonien et l'indiscutable piétiste survivent par conséquent à cette crise de rajeunissement que nous nous plaçons de voir dans la période qui nous occupe.

La Géographie physique

Nous serons assez bref à propos de ce cours favori de Kant, d'abord, parce qu'il ne touche en rien la philosophie proprement dite; ensuite, parce que tout ce que nous pourrions en dire, Adickes l'a déjà dit dans ses *Untersuchungen über Kants physischer Geographie* et dans son grand ouvrage: *Kant als Naturforscher*.⁹² Nous n'avons pas à reprendre ici l'histoire très compliquée du cours de géographie physique ni celle des sources où Kant puisait ses informations. Le cours de géographie physique tombe naturellement hors du cycle philosophique et rejoint plutôt le cours de physique donné pendant un certain nombre d'années. Malgré cela, Kant prend soin de ramener le cours excentrique dans le giron de la même réforme pédagogique. En effet, dans ce domaine, dit-il, l'homme raisonne sans posséder les connaissances historiques, c'est-à-dire, sans connaître les réalités voulues. Il est forcé d'apprendre plusieurs disciplines touchant l'homme, la politique, la morale, etc. sans avoir présent devant l'esprit le bagage concret ou l'ensemble des faits supportant ces sciences ou ces disciplines qui leur confèrent la réalité. Parmi ces disciplines, il y en a une de la plus haute importance, notamment celle de l'habitat physique de l'homme, la terre, en d'autres mots la géographie. La familiarité avec le milieu naturel doit doter immédiatement le savant de la matière empirique sur laquelle reposent des disciplines philosophiques comme la morale.⁹³ Ce qu'il ne communique pas à son public de 1757 (peut-être même de 1756) à propos de son cours, c'est que son enseignement va s'engager résolument dans les plates bandes de l'*Aufklärung* populaire: l'ouverture du monde par les voyages ou les descriptions, la connaissance des pays étrangers, des populations exotiques et de leurs conditions physico-économiques rencontrant directement le goût d'exotisme qui excitait la curiosité générale d'une bourgeoisie avide de savoir positif. La même *Aufklärung* manifestait un engouement général pour la géographie descriptive, pour l'exploration graduelle des phénomènes terrestres et pour les caractères infiniment variés de ses habitants.

On croit généralement que Kant a été le premier à introduire la géographie dans les programmes universitaires. Cela n'est pas tout à fait exact. Il fut précédé par l'université de Göttingen, où A. E. Büsching et son collègue, R. Franz⁹⁴ avaient pris les devants. Mais de très peu, car Kant les talonne de près (1754 et 1756 ou 1757). Cependant aucun ouvrage antérieur n'avait la classicité

92. E. Adickes: *Untersuchungen über Kants physischer Geographie*, 1911 et *Kant als Naturforscher*, t. II, Berlin, 1925, pp. 373 sq.

93. Kant, *Nachricht*, t. II, p. 312.

94. A. F. Büsching: *Neue Erdbeschreibung*, 2 vol., 1754.

voulue pour que Kant, qui les pille d'ailleurs sans beaucoup de scrupules, se sentit amené à les prendre comme texte de base. Il préfère s'approprier de leur bien pour en faire un cours de son propre crû. En 1778, le ministre von Zedlitz l'exemptera officiellement d'enseigner la géographie sur la base d'un auteur étranger, qui n'existait pas dans l'opinion un peu hâtive du ministre. Puisque Kant venait de dépasser une période pendant laquelle l'intérêt physique avait été la note dominante, on aurait pu prévoir qu'il aurait eu à coeur de répandre dans ce cours la connaissance du monde physique terrestre par la description de ce qui existe ou ce qui se passe à sa surface. Mais Kant pensait à tout autre chose. L'intérêt physique proprement dit va réapparaître dans les années soixante-dix. Son but principal consiste actuellement dans la formation de l'homme cultivé. Il fait par conséquent de son cours un instrument de propagation pour l'*Aufklärung* qui subordonne l'émancipation de l'esprit à l'élargissement de son horizon intellectuel. Il estime, non sans raison, que l'homme ne peut être un véritable citoyen qu'à condition de connaître son habitat terrestre ou le théâtre de son existence: ce qu'il est, de quoi il se compose, ce qu'il manifeste et ce qui se passe en lui. Il veut intéresser son public cultivé en décrivant ce qui est réellement intéressant de savoir.

Il n'est pas indiqué de ce chef d'y chercher des raisons ou, plus simplement, des attaches philosophiques. Kant y parle principalement en homme du monde. Son cours servit intentionnellement de canal pour le savoir positif que l'on possédait en ce moment sur le "grand livre du monde", accumulé dans d'innombrables relations de voyages et de descriptions de peuples et de régions étrangers: le principal mérite de ce cours essentiellement formatif pour une classe sociale qui tenait à meubler aussi bien son esprit que sa conversation et qui manifestait sa curiosité en adhérant à quantité de cercles, de clubs ou sociétés de lecture à souscription. La raison principale de la grande vogue que connut le cours professé par Kant avec ponctualité tout le long de sa carrière réside dans l'intérêt de cette société bourgeoise éprise de lumières et douée d'une curiosité universelle. Kant en avait dressé le premier *Entwurf*,⁹⁵ renfermant contre son habitude une table de matières assez détaillée et une introduction très succincte où le philosophe va se faire touriste à l'intention de ses auditeurs (il le dit d'ailleurs en toutes lettres),⁹⁶ un touriste qui s'empresse de rechercher partout ce qui est beau dans le grand monde, ce qui y est remarquable et ce qui y est étrange . . . c'est-à-dire, un programme d'un parfait *Aufklärer* doué d'une vaste curiosité.

95. I. Kant: *Entwurf und Ankündigung eines Collegii der physischen Geographie*, t. II, pp. 1-12.

96. Kant, *Entwurf*, t. II, p. 3, 1.24-26.

Comparé à cet *Entwurf*, la *Nachricht* de 1765 nous transporte immédiatement dans une atmosphère intellectuelle toute différente. La réforme pédagogique s'est mise en travers des amabilités de la première heure. L'*Aufklärung* y règne toujours, mais néanmoins le sens de cet intérêt et de cette curiosité s'est considérablement déplacé. Kant jette un coup d'oeil rétrospectif sur le sens original donné à son cours en 1757 dont l'*Entwurf* ne disait mot et qui reflète d'ailleurs beaucoup plus l'état d'esprit de 1765 que celui de 1757. La table des matières du prospectus original de 1757 nous présente maintenant un exposé raisonné de l'organisation des cours. Or, ce raisonnement est identique aux conceptions réformatrices de Kant au sujet de l'enseignement académique exposées dans la partie générale de la *Nachricht*. L'université a procédé synthétiquement en tout: elle apprend à "raisonner" sur tout, y compris à raisonner sur la terre sans se préoccuper des connaissances empiriques et concrètes qui s'y rattachent. Ainsi, la cosmologie raisonne sans physique et la psychologie sans anthropologie ou psychologie empirique. La géographie physique est destinée à son tour à pourvoir ce philosophe raisonnant d'une partie des connaissances concrètes et empiriques qui peuvent l'aider à comprendre les problèmes qui vont se poser à lui. Car comment comprendre ces problèmes et les choses sans savoir ce qu'ils sont? Comment veut-on comprendre la moralité sans connaître les moeurs? L'originalité de notre programme consiste donc dans le rapprochement d'un cours de géographie descriptive avec les procédés ayant cours dans la philosophie. La géographie occupe par conséquent dans l'esprit de Kant le même rang de préambules et de préparation que la physique (qu'elle remplaça d'ailleurs très vite dans son programme académique). La géographie physique n'est pas, comme on pourrait le croire à première vue, un préambule à la cosmologie, mais à la psychologie et surtout à la morale. Elle rejoint par conséquent dans ce rôle le cours d'anthropologie qui va être inauguré dans la prochaine décennie.⁹⁷

Nous nous rendons parfaitement compte de ce rôle malgré les apparences un peu étranges, lorsque nous nous représentons que le titre de géographie physique est au fond mal choisi. Il répondait peut-être plus adéquatement à ce cours dans son *status nascendi* encore tout proche de l'époque physique. Depuis lors, la pensée de Kant s'est concentrée singulièrement sur la philosophie; la conception de l'enseignement de la géographie a été fortement élargie sous la même impulsion. Dans la *Nachricht*, elle embrasse la géographie physique, la géographie morale et la géographie politique, c'est-à-dire, l'accent s'est déplacé nettement dans la direction de la position humaine sur la terre. La géographie physique dans son sens propre a une valeur en soi, sans doute,

97. Il apparaît pour la première fois en 1772-1773. Cf. Arnoldt, op. cit., t. V, p. 236.

mais possède en outre une valeur explicative toute spéciale. Elle constitue le fondement matériel déterminant la vie des groupements humains. Il est permis de croire que cette fois-ci Kant ne tient pas cette conception des Anglais qui ont si décisivement influencé sa réflexion éthique, mais qu'il la tient de Montesquieu.

On voit par là comment le titre de géographie physique donné à ces incursions physiques, sociales et anthropologiques est trompeur. Selon l'introduction des éditions de Rink et de l'Académie de Berlin, l'ensemble se compose de nombre de géographies différentes: physique, mathématique, politique, morale, théologie, littéraire, mercantile, le tout étudié selon la distribution des diverses sections de la culture humaine.⁹⁸ L'*Entwurf* de 1757 se tenait beaucoup plus sobrement à la géographie proprement dite. La réforme du cours envisagé dans la *Nachricht* consiste donc dans son élargissement considérable vers la géographie humaine. Dans le numéro 5 de la même introduction⁹⁹ consacré *expressis verbis* à développer le plan de la science géographique, celle-ci se contente des géographies mathématique, morale, politique ou mercantile et théologique (les géographies physique et mathématique s'amalgamant en une seule). Dans le cours lui-même elle se simplifie sensiblement. Les trois parties comprennent la géographie physique proprement dite, l'étude des trois règnes de la nature: animal, végétal et minéral et la géographie humaine, à laquelle les autres géographies sont incorporées sous forme de renseignements détaillés qu'il fournit sur les peuples différents. Que cela tourne court le plus souvent, dépend sans doute du temps limité dont Kant disposait pour cet enseignement. En somme, nous ne devons pas exagérer trop les inégalités que nous constatons dans ces divers plans et entre l'introduction et le *corpus* du cours.

Le contenu matériel ne nous intéresse nullement en ce moment. Le seul point à mettre en vedette consiste à voir comment Kant a pu associer des matières aussi éloignées de la philosophie à son programme de réforme philosophique. Le but original de cet enseignement ne trahit aucune tendance philosophique. Nous avons relevé comment Kant y était amené par les idéaux de l'*Aufklärung* et comment il la destinait à la formation générale de l'intellectualité moderne. Cette préoccupation géographique faisait partie d'ailleurs du cours essentiellement physique au début de sa carrière. Son élargissement vers la géographie humaine marque nettement un rapprochement inattendu avec les idées réformatrices de la philosophie dont s'inspire tout le cycle de son enseignement de 1765. L'essentiel de cette réforme réside dans l'initiation du philosophe aux préambules empiriques (les sciences exactes ou positives) correspondant aux matières dont les disciplines philosophiques vont

98. Kant, *Physische Geographie*, t. IX, pp. 161-162.

99. Kant, *Physische Geographie*, t. IX, pp. 164-165.

s'occuper, afin d'éviter que celles-ci ne soient abordées par le traitement purement synthétique. A première vue, cette réforme est purement méthodologique, mais nous voyons encore une fois à propos de la géographie qu'elle ne peut éviter d'amener des altérations matérielles parfois considérables dans cet enseignement. L'anthropologie et la géographie doivent leur statut académique à cette réforme. C'est la leçon que la *Nachricht* nous donne dans le paragraphe consacré à la géographie. Elle confirme les leçons que la métaphysique et le morale nous avaient déjà données.

Dans les traces de Göttingen

Il est peut-être difficile pour le lecteur de deviner quel sens pourrait bien avoir le titre que j'inscris à ce paragraphe final. Le lecteur se rappelle en effet spontanément la querelle mémorable qui opposa Kant aux *Göttinger gelehrten Anzeigen* à propos du compte-rendu de la *Kritik der reinen Vernunft* par Garve-Feder, laquelle nous a valu probablement les *Prolégomènes*. En vertu de ce souvenir, il trouve peut-être bizarre de voir en fin de compte associer la réforme universitaire de Göttingen à la réforme de l'enseignement philosophique déposée dans la *Nachricht*, d'une université à laquelle le maître va bien emprunter quelques manuels de base, mais qui allait se montrer plus tard si peu compréhensive pour une philosophie due cependant à la conversion des méthodes inaugurée par cette université. Je crois toutefois qu'un pareil rapprochement s'impose, parce qu'il est inscrit dans le parallélisme de leurs conceptions sur la pédagogie académique allemande. L'impulsion première vient de l'université hanovrienne créée en 1736, vingt ans avant la *Nachricht*.

Tout ce que nous venons de dire jusqu'à présent a trait à la philosophie et à l'idéologie de l'*Aufklärung*. Le rattachement du soi-disant empirisme kantien à l'interminable débat autour de la métaphysique et l'intrusion des suggestions de l'*Aufklärung* dans la métaphysique, la logique et l'éthique, furent tous les deux d'ordre strictement philosophique. Toutefois, nous sommes en droit de nous demander si Kant, en supposant qu'il n'y ait eu que ces deux antécédents-là, aurait imprimé à son enseignement la direction qu'il nous décrit dans la *Nachricht*. L'une et l'autre expliquent sans doute, en tout ou en partie, la teneur idéologique du *corpus* philosophique, mais expliquent-ils aussi directement le caractère réformateur qu'il imprime à son enseignement? J'hésite, et je crois que l'hésitation est permise. Car malgré la déclaration contraire de Kant, la méthode d'enseigner une science n'est pas forcément identique à la méthode de sa construction ou, du moins, il n'est pas évident que la communication et l'apprentissage de la science doivent emprunter nécessairement les mêmes voies que sa construction. Il n'est pas interdit par conséquent de nous demander si, en dehors des développements intrinsèques des conceptions philosophiques de Kant, la pédagogie académique telle qu'elle s'est présentée dans les universités allemandes n'a pas contribué de son côté à attirer sa réflexion vers les idées réformatrices en circulation, et si elle n'a pas incité Kant à doubler une réforme philosophique élaborée dans le silence du cabinet de travail par une réforme pédagogique touchant la manière de communiquer la première dans la pratique quotidienne de l'auditoire.

A la même époque, l'université allemande était secouée par un mouvement pédagogique se développant parallèlement avec la méthode d'enseigner la philosophie telle que nous l'avons vu apparaître dans la *Nachricht*, prospectus, ne l'oublions pas, non dénué de toute arrière pensée de propagande. Cette réforme pédagogique de l'université trouve sa source dans l'université de Göttingen, où elle fut inscrite comme sa charte non écrite par la volonté de ses créateurs. Le baron von Munchhausen voulut inculquer un esprit nouveau à son institution hanovrienne naissante. On n'avait pas encore oublié complètement à Hanovre les idées de Leibniz, mort vingt ans auparavant, sur l'enseignement académique et scientifique. C'est d'ailleurs le propre du grand homme d'être plus considéré et d'être plus influent mort que vivant. Leibniz connaissait de science personnelle l'état lamentable de l'université européenne du XVe au XVIIIe siècle au milieu de l'essor général de la vie scientifique. Il savait que la principale responsabilité en incombait à l'idée paresseuse de transmettre passivement une doctrine passée au rang d'orthodoxie, sans participer activement au progrès scientifique. Elle avait perdu par le fait même le contact avec la vie et le progrès scientifiques réalisés dans tous les domaines, principalement au XVIIe siècle. Devant la défaillance académique, l'activité scientifique avait tourné le dos à l'université et chercha un refuge dans des académies plus ou moins officielles et dans d'innombrables sociétés savantes privées. Leibniz, grand voyageur et grand lecteur, en même temps possédé par le démon de la recherche, avait eu ample occasion de s'en rendre compte à Paris, en Allemagne et un peu partout dans le monde, et il avait conçu un idéal d'université moderne reflétant tout autant ses expériences négatives que ses rêves constructifs. Sur le fond des idées leibniziennes von Munchhausen conçut alors le plan d'une université qui allait se rouvrir à la science et se consacrer à prendre en main l'initiative et le commandement. N'oublions pas qu'il lui inculqua les directives qui ont porté l'université libérale allemande à son apogée au XIXe siècle. N'oublions pas que l'esprit et l'organisation de Göttingen ont fourni le patron sur lequel allaient se modeler d'abord l'université américaine, puis l'université française et, en somme, en fin de compte, l'université de recherche qui prédomine actuellement dans l'univers entier.

En quoi consistaient les directives de von Munchhausen? Tout d'abord, l'université doit abandonner l'idéal conservateur de la transmission pure et simple ou du *tradere* en faveur d'une restauration de la participation et la collaboration actives à la recherche et au progrès scientifiques. Dans cet ordre d'idées, il rappelle aux nouveaux professeurs qu'ils n'y étaient pas appelés pour enseigner ou commenter des manuels, mais pour en faire, ce qui est à l'opposé de la politique prussienne qui imposait des manuels existants avec les correctifs d'usage. L'université avait le devoir d'orienter son en-

seignement proprement dit dans le sens de la recherche. C'est-à-dire, l'enseignement doit initier le public académique aux méthodes et aux techniques de la recherche scientifique. Le *zêtein* devient l'idéal du professeur d'université et de son enseignement.

Le *zêtein* n'est pas destiné seulement à former l'intelligence et les capacités intellectuelles de l'étudiant, mais aussi son caractère, parce qu'il l'oblige à un travail personnel permanent et à la participation active à sa propre formation scientifique. L'enseignement universitaire constitue donc la préparation directe à la future carrière de chercheur. Il appartient par conséquent au professeur de ne pas réduire son auditoire à une assistance et une réception passives d'une pensée dogmatiquement présentée. Il lui appartient au contraire de faire un appel constant aux facultés critiques de l'auditoire. Cette exigence pédagogique fondamentale prélude à l'enseignement séminaristique que le philologue, F. A. Wolf allait inaugurer dans les années vingt du siècle nouveau et qui a envahi depuis lors pour ainsi dire la totalité de l'université allemande. L'université de Göttingen a acquis au XIXe et au XXe siècle une solide réputation principalement dans le domaine mathématico-physique. Il ne faut pas perdre de vue cependant qu'elle fut une création de philologues classiques. Le philologue Heyne qui y fit une longue et fructueuse carrière d'innovateur, tira les conséquences du modernisme de von Munchhausen et posa les premiers jalons d'un enseignement initiateur dans la recherche philologique. Lorsqu'on interprète cette politique hanovrienne avec bon sens, il est clair que l'ordonnance de cette pédagogie académique s'inspire du principe souligné constamment dans la *Nachricht* de Kant, selon lequel l'enseignement scientifique doit se faire de la même manière que la construction de la science, seul moyen pratique d'y préparer le public académique. Or, l'exemple posé par Göttingen déclenchait un mouvement similaire dans les autres universités allemandes. Le prestige et le succès acquis par la création récente tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Allemagne étaient de nature à provoquer dans les institutions-soeurs une émulation salutaire.

Cette pédagogie moderniste de Göttingen se reflète clairement dans la pédagogie de la *Nachricht*. Est-ce que nous nous trompons vraiment en considérant la partie générale de notre prospectus comme le commentaire de cette pédagogie nouvelle, appliquée ici en ordre principal à l'enseignement de la philosophie? Nous avons remarqué plus haut que la *Nachricht* s'élève avec véhémence contre l'idéal du *tradere* dogmatique de la philosophie qui s'était réinstallé dans l'université allemande depuis que Wolf l'avait dotée d'une nouvelle Scolastique. *Gedanken lernen*, *Philosophie lernen*, dogmatiser: ces trois expressions rendent chacune à sa manière cet idéal de la transmission passive du système pédagogique régnant. *Denken lernen*, *Philosophieren lernen*, *Zêtein* expriment l'initiation à la recherche philosophique et la participation au mouvement et

au progrès de la philosophie. Le rôle du maître est *leiten*: diriger la pensée; celui de l'étudiant *Selbstdenken, prüfen*. Le but de la formation du futur savant ne consiste pas à apprendre et à emmagasiner un bagage de savoir tout préparé, mais de cultiver, d'intensifier et d'élargir ses facultés intellectuelles pour éveiller en lui le sens critique et l'amener à des prises de position personnelles dans le maquis des problèmes scientifiques.

L'idéal pédagogique de Göttingen se recommande d'autant plus pour l'étude de la philosophie, parce que celle-ci ne possède pas d'Euclide. Wolf n'y représente qu'un système particulier subjectif parmi tant d'autres. Il n'incarne pas le *système* métaphysique comme Euclide, et lui seul, est l'incarnation de la géométrie. D'autre part, la philosophie est admirablement préparée pour s'approprier cet idéal pédagogique, parce qu'elle est une science réelle dont les points de départ doivent être "cherchés", étant ni innés ni construits par l'esprit. On doit les demander à l'expérience en analysant celle-ci jusqu'à ce que l'on aboutisse aux données inanalysables et irréductibles. La direction du maître et la participation active de l'étudiant forment l'essence de l'enseignement séminaristique de la science et de la philosophie. A l'époque de Kant on n'en n'était pas encore là. Göttingen n'était pas parvenue encore à le mettre sur pied, mais elle en réalisa malgré tout les conditions théoriques. Kant s'est même aventuré plus loin que l'université-modèle. A défaut de séminaires, il organisait à partir de cette époque des soirées de discussions libres, non payantes réservées aux répétitions et à d'approfondissements. Le XVIII^e siècle avait supprimé la vieille coutume des *disputationes* en forme. C'est la *disputatio* (moins la forme) que Kant réinstalle comme exercices de complément de son enseignement en chaire. La *Nachricht* n'en fait pas mention. Elle découvre la méthode séminaristique dans le travail de la chaire elle-même. Mais la pratique correspondante à la *Nachricht* a conservé le *disputatorium*, puisque nous le voyons réapparaître dans les programmes ultérieurs de son enseignement.¹⁰⁰ Mais il existait déjà avant la *Nachricht*. Le jeune magister lui réservait les soirées du mercredi et du samedi et il y voyait le moyen le plus approprié pour mettre en pratique ce que la *Nachricht* promettait en théorie.

Il existe donc un parallélisme frappant et significatif entre la réforme pédagogique qui s'offre à nous dans la *Nachricht* et la réforme universitaire qui avait pris souche à Göttingen trente ans plus tôt. Il est infiniment probable que Kant la connaissait, puisque tout le monde la connaissait et qu'il se rendit probablement compte qu'il rejoignait par ses idées l'idéal moderne de l'enseignement universitaire déclenché par von Munchhausen. L'exemple de

100. Kant a inauguré ces exercices en 1757-1758. Le dernier s'est tenu en 1795. Ils reviennent une cinquantaine de fois. Cf. Arnoldt, op. cit., t. V, pp. 340-343.

Göttingen était présent partout, même là où on ne savait ou on ne voulait pas l'imiter. Il y eut cependant beaucoup d'endroits où l'université avait sérieusement essayé de se mettre au diapason. Nous n'avons que peu de renseignements sur l'état de choses et des esprits à Königsberg à cette époque. Même si Königsberg n'a pas suivi le mouvement, même si elle avait ignoré le mouvement, on ne pourrait pas encore invoquer cela contre Kant d'une manière absolue. Nous savons pertinemment que la pédagogie, surtout la pédagogie modernisante ne le laissa pas indifférent. Son action pour le *Philantropinum* prouve d'ailleurs que l'intérêt pédagogique reste entier en pleine époque de ses méditations critiques. D'autre part, les tomes de l'Académie consacrés aux *Reflexionen* logiques, anthropologiques, esthétiques, etc. hébergent une large quantité de pensées inspirées par la lecture sympathique de Rousseau. Ces sources nous révèlent en même temps de quel côté allaient ses sympathies et ses idées de réforme. Elles allaient du côté d'une large *Aufklärung* ou émancipation. La *Nachricht* nous apprend en outre qu'un enseignement dogmatique n'émancipe point, alors qu'un enseignement zététique constitue par lui-même l'émancipation de l'esprit par l'éveil du sens critique et par l'activité personnelle qu'il provoque. La *Nachricht* nous découvre la vraie méthode de l'*Aufklärung* dans le domaine académique. Une génération wolffienne, trop confiante en elle-même, avait freiné avant terme la diffusion de l'idéal göttingien dans l'ensemble de la structure académique allemande et dans l'enseignement de la philosophie en particulier. La philologie classique peut revendiquer l'honneur d'avoir inauguré la réforme que la philosophie n'avait pas suivi à cause d'une *Aufklärung* trop timide de la part de Wolf et de ses sectateurs.

Mais Kant a retrouvé en même temps la critique de la philosophie wolffienne et la réforme göttingienne, probablement par interférences réciproques. Car la critique et la réforme sont dues à des positions méthodologique et à des positions philosophiques singulièrement convergentes. La *Nachricht* découvre un enseignement philosophique basé sur la réforme. Par conséquent je ne crois pas présumer trop en disant que Kant, qui était si passionnément saisi par le mouvement pédagogique de son temps, s'est intéressé de bonne heure à la réforme de la pédagogie académique en général dont il entrevoyait immédiatement la concordance avec ses vues personnelles sur la réforme nécessaire de la philosophie et de l'enseignement de celle-ci. Il serait probablement exagéré de dire que cela s'est passé chez Kant d'une manière délibérément voulue ou d'après un plan prémédité, préétabli et pleinement articulé. Il ne m'arrive pas d'affirmer quelque chose de ce genre. Mais ne suffit-il pas afin d'apprécier la *Nachricht* que de constater les parfaites harmonie et convergence de méthodes entre la réforme universitaire manifestée par la création de Göttingen, si récente encore, et la réforme philosophique régnant dans la *Nach-*

richt. Nous ne pouvons aller plus loin dans cette voie de peur de tomber dans l'arbitraire. Mais il n'est pas inutile, je pense, de mettre une bonne fois en lumière ce qu'il y a de significatif et d'instructif pour nous dans le rapprochement de l'idéal universitaire de Göttingen et le programme universitaire de Kant en 1765.

REEDS VERSKYN/PREVIOUSLY PUBLISHED.

Reeks/Series A:

- No. 1. De Vleeschauwer, H. J.: *Aristoteles en die Macedoniese Politiek* (20c).
- No. 2. Roux, A. S.: *Die Sielkunde: Terugblik en Toekomspektief* (20c).
- No. 3. Rdel, F. E.: *Teorie en Praktyk in die Bedryfseksonomie as Wetenskap* (20c).
- No. 4. Ziervogel, D.: *Linguistic and Literary Achievement in the Bantu Languages of South Africa* (20c).
- No. 5. Potgieter, E. F.: *Die Gebied en Taak van die Volkekunde* (20c).
- No. 6. Venter, E. H.: *Die Empiriese Opvoedkunde, sy ontwikkeling, huidige status en sy bydrae tot die opleiding van onderwysers* (20c).
- No. 7. Van der Merwe, J. H.: *Enkele Opmerkings oor die Grondslae van die Wiskunde* (20c).
- No. 8. Steyn, J. L.: *Die Gedig as Estetiese Voorwerp* (20c).
- No. 9. Meyer, A. M. T.: *Die Sisteem as Logiese Samehang* (20c).
- No. 10. Steyn, H. S.: *Oor Stogastiese Modelle* (20c).
- No. 11. Erasmus, O. C.: *Aspekte van wetenskaplike kritiek in die Filosofie van die Opvoedkunde* (30c).
- No. 12. Myburgh, A. C.: *Die Volkekunde en die Werklikheid* (30c).
- No. 13. Moolman, J. H.: *Fisiese Beplanning en die Universiteite* (30c).
- No. 14. Lombard, J. A.: *Sending as Daad van Christelike Hoop* (75c).
- No. 15. Strauss, S. A.: *Nuwe Wee in die Suid-Afrikaanse Strafprouesreg* (30c).
- No. 16. Van Jaarsveld, F. A.: *Ou en Nuwe Wee in die Suid-Afrikaanse Geskiedskrywing* (75c).
- No. 17. Van Zyl, A. H.: *Die vereistes vir die Hedendaagse Hebraikus* (40c).
- No. 18. Blignaut, F. W.: *Neigings in die Sielkunde* (30c).
- No. 19. Harvey, C. J. D.: *Language, Literature and Criticism* (30c).
- No. 20. Cilliers, J. A.: *Oor Finansiële State en die gebruik daarvan* (40c).
- No. 21. Hosten, W. J.: *Romeinse Reg, Regsgeskiedenis en Regsvergelyking* (30c).
- No. 22. Perold, G. W.: *Die Organiese Chemie — Rigting Mikrokosmos* (20c).
- No. 23. Rund, H.: *The World-View of Modern Theoretical Physics* (20c).
- No. 24. Van Rooyen, I. J. J.: *Maatskaplike Funkionering en die Maatskaplike Werk* (25c).
- No. 25. Nienaber, P. M.: *Enkele Beskouinge oor Kontrakbreuk in Anticipando* (25c).
- No. 26. Van Wijk, Theo: *Tussen Verlede en Toekoms* (20c).
- No. 27. Venter, I. S. J.: *Die „Goeie” in die ou Griekse, Romeinse en Joodse Opvoedingstelsels en die betekenis daarvan vir die hedendaagse opvoedingsteorie en -praktyk* (30c).
- No. 28. Eybers, I. H.: *Hermeneutiese Beginsels vir die Ou Testament in die lig van die verhouding Ou Testament-Nuwe Testament* (25c).
- No. 29. Schneider, B. A. T.: *The Study of German Literature* (20c).
- No. 30. Naudé, C. P. T.: *Mythus en Pseudo-Mythus in die Grieks-Romeinse Geskiedskrywing* (25c).
- No. 31. Haffter, P.: *Romance Literature and Opera* (25c).
- No. 32. Cilliers, H. S.: *Die Leer van Openbaarmaking in die Maatskappyreg met besondere verwysing na die Funksie van Gepubliseerde Finansiële State* (20c).
- No. 33. M. J. Posthumus: *Die Taak van die Taalkundige in Suid-Afrika* (20c).
- No. 34. Du Toit, L. M.: *Beskouinge oor interne kontrole* (20c).
- No. 35. Van der Walt, P. J.: *Die Mens in die Kriminologie* (25c).
- No. 36. Beeton, D. R.: *Aesthetics and Morality; with particular reference to English Literature* (25c).
- No. 37. Van den Bogaerde, F.: *Die Taak van die Suid-Afrikaanse Ekoonom* (20c).

Reeks/Series B:

- No. 1. Du Toit, A. E.; Rädcl, F. E.; Van As, B. S.; Potgieter, E. F.: *Probleme in verband met die Kontaktsituasie tussen Westerse en Inboorlingvolke in Afrika Suid van die Sahara* (30c).
- No. 2. Sinclair, F. D.: *A. E. Housman: An Evaluation* (20c).
- No. 3. Herskovits, M. J.: *Anthropology and Cultural Change in Africa* (40c).
- No. 4. Holm, E. S.: *Samos, Genesis van Westerse Vorm* (30c).
- No. 5. Potgieter, E. F.: *Dinamiese Aspekte van die Suid-Afrikaanse Kontak-situasie* (20c).
- No. 6. Van Jaarsveld, F. A.: *Die Afrikaner se Geskiedsbeeld* (20c).
- No. 7. Simposium: *Aspekte as Uitdrukkingsmiddel van Handeling*. Referente: H. J. J. M. van der Merwe, D. Ziervogel, O. A. von Weber en B. A. T. Schneider (40c).
- No. 8. Scholtz, G. D.: *Die Geskiedkundige en Aardrykskundige Agtergrond van die huidige internasionale Toestand* (20c).
- No. 9. Steven, S. J. H. en/and Viljoen, G. van N.: *Cicero, Student and Statesman/Cicero, Student en Staatsman* (30c).
- No. 10. Louw, M. J.: *Enkele Gedagtes oor die Geografiese Streeksbegrip* (20c).
- No. 11. Simposium: *Kulturele Kontaktsituasies*. Referente: Theo van Wijk, C. P. T. Naudé, D. Ziervogel, F. D. Sinclair, H. J. J. M. van der Merwe (75c).
- No. 12. Muller, C. F. J.: *Waarom die Groot Trek geslaag het* (40c).
- No. 13. Van Rooyen, I. J. J.: *Diagnostiese en Funksionele Benaderings in die Gevallestudiemetode — 'n Oorsig en Evaluasie* (40c).
- No. 14. Gonin, H. T.: *Mortality Trends in South Africa* (75c).
- No. 15. Simposium: *Die Digter oor Sy Digproses*. Referente: J. W. Valkhoff, G. v. N. Viljoen, F. D. Sinclair, Elize Botha (60c).
- No. 16. Simposium: *Vertaling*. Referente: D. M. Kriel, E. Davis, M. J. Posthumus, R. S. Meyer (60c).
- No. 17. De Vleeschauwer, H. J.: *Jean Jacques Rousseau* (20c).
- No. 18. Simposium: *Intensie*. Referente: S. A. Strauss, C. F. Kruger, A. M. T. Meyer, R. S. Meyer (50c).
- No. 19. Simposium: *Die Hervertolking van ons Geskiedenis*. Referente: F. A. van Jaarsveld, Theo van Wijk, C. F. J. Muller, G. D. Scholtz (90c).
- No. 20. De Vleeschauwer, H. J.: *Chronologie vir 'n sosio-kulturele Geskiedenis van die Weste* (40c).
- No. 21. Kaser, Max: *Roman Law Today: Two Lectures* (30c).

Reeks/Series C:

- No. 1. De Vleeschauwer, H. J.: *Three Centuries of Geulincx Research* (50c).
- No. 2. Louw, J. A.: *The Nomenclature of Cattle in the South Eastern Bantu Languages* (20c).
- No. 3. Van der Merwe, H. J. J. M.: *Die Prioriteit van die Kaapse teks van Jan van Riebeeck se Dagregister* (20c).
- No. 4. Venter, I. S. J.: *Die Anglikaanse Kerk en Sy stryd om Staatsondersteuning in die Oranje-Vrystaatse Republiek* (20c).
- No. 5. Rauche, G. A.: *Die Praktischen Aspekte von Lockes Philosophie* (50c).
- No. 6. Ruch, E. A.: *Space and Time: A Comparative Study of the Theories of Aristotle and A. Einstein* (30c).
- No. 7. Bignaut, F. W.: *Enkele Aspekte van die Alkoholverbruik deur die Witmuis in die Laboratorium* (30c).
- No. 8. Du Preez, A. M.: *Lys van Verhandelings en Proefskrifte aanvaar deur die Universiteit van Suid-Afrika, 1919-1958/List of Dissertations and Theses accepted by the University of South Africa, 1919/1958* (60c).
- No. 9. Potgieter, E. F.: *Enkele Volksverhale van die Ndzundza van Transvaal* (20c).